

◆ Bibliothèque « Serbica » ◆

www.serbica.fr

LE DÉFUNT



ПОКОЈНИК
РОКОЈНИК

BRANISLAV NUŠIĆ

TEXTE INTEGRAL

Traduit du serbe par Milan Đorđević ©

Octobre 2022

◆ Théâtre ◆

Personnages :

Pavle Marić
Milan Novaković
Spasoje Blagojević
Monsieur Đurić
Ljubomir Protić
Anta
Mladen Đaković
Mile
Aljoša
Adolphe Schwartz
Rina
Agnija
Vukica
Premier agent de police
Second agent de police
Marija, femme de chambre
Ana, femme de chambre
Sofija, femme de chambre

Les trois actes se passent trois ans après le prologue.

PROLOGUE

Chambre de Marić, meublée avec beaucoup de goût.

I

PAVLE, MARIJA

MARIJA (*femme de chambre âgée, entre de l'extérieur*) :
Monsieur, un Monsieur vous demande. Il dit que vous l'attendez !

PAVLE (*assis à son bureau, plongé dans un livre*) : Ah oui, faites-le entrer !

MARIJA (*se dirige vers la porte et fait entrer l'agent.*)

PAVLE (*à Marija*) : Allez prévenir Madame !

MARIJA (*s'en va par la gauche*).

II

PAVLE, PREMIER AGENT

PAVLE : Vous êtes du commissariat de la ville si je ne m'abuse ?

PREMIER AGENT : Vous m'avez fait appeler.

PAVLE (*désinvolte*) : L'affaire n'est pas si tragique, mais ma femme, prise de panique, a immédiatement alerté la police. (*Aperçoit Rina à la porte.*) D'ailleurs, voici ma femme, elle vous expliquera.

III

RINA, PAVLE et L'AGENT

RINA (*en élégante robe de chambre*) : Monsieur est de la police ?

PREMIER AGENT : Oui, Madame !

RINA : Je n'ai pas grand-chose à vous expliquer : cette nuit nous avons été cambriolés.

PREMIER AGENT : Pouvez-vous m'en dire davantage ?

PAVLE : Je vais le faire. Ma femme et moi étions au théâtre hier soir. Quand nous sommes rentrés après onze heures, nous avons traversé cette pièce, notre chambre à coucher se trouve juste là. Et, de ce que j'ai pu voir, tout était en ordre. Mais, ce matin, j'ai trouvé ce secrétaire, qui est habituellement fermé à clef, ouvert, et son contenu saccagé, comme vous pouvez le voir.

PREMIER AGENT (*s'approche du secrétaire duquel un tiroir était retiré et son contenu mis sens dessus dessous*) : Sinon, rien d'autre, juste ceci ?

RINA : Oui, juste ceci !

PREMIER AGENT : Si vous le permettez, qui a été le premier à le remarquer ?

PAVLE : Je me réveille avant tout le monde dans cette maison, mon métier l'exige, je me rends tôt aux chantiers. Je suis donc passé par là et je l'ai remarqué par hasard. J'ai réveillé ma femme qui a téléphoné à la police.

PREMIER AGENT (*examine le secrétaire*) : Le tiroir a de toute évidence été forcé. Sauriez-vous me dire ce qui a été volé ?

PAVLE : C'est le bureau de ma femme, elle le saura.

RINA : Je garde ici mes petits bijoux et des bricoles, de banales bricoles de toilette. J'y ai toujours aussi un peu d'argent, deux ou trois cents dinars, et tout est là, y compris l'argent. Seulement cette petite cassette dans laquelle je garde mes lettres, qui est habituellement fermée à clef, a été cassée. Comme on peut le voir, une partie des lettres y a été volée.

PREMIER AGENT : Bon, il ne s'agit donc pas d'un acte intéressé. De plus, je ne peux pas affirmer que le cambrioleur est venu de l'extérieur. Avez-vous des jeunes dans la maison ?

RINA : Nous avons une femme de chambre, mais je ne la soupçonne pas. C'est une vieille dame honnête qui est chez nous depuis un bon nombre d'années.

PREMIER AGENT (*pensif*) : Dites-moi, seules ces lettres spécifiques et particulières ont été volées ou bien...?

RINA (*confuse*) : Mon Dieu... je ne sais pas... toutes ces lettres ont la même importance pour moi : certaines sont intimes, de ma jeunesse...

PREMIER AGENT (*après avoir réfléchi un court instant, les observant tous deux*) : Si vous le souhaitez, je peux ouvrir une enquête officielle, mais, si vous me le permettez, je pense qu'il serait préférable de ne pas accorder une importance plus large à cette affaire qu'elle n'en a en réalité.

PAVLE et RINA (*silencieux*).

PREMIER AGENT : Voilà tout ce que je peux constater : ce cambriolage n'a pas été commis par intérêt et son auteur n'est pas venu de l'extérieur. Il est dans la maison. J'estime qu'il est inutile d'entrer dans de plus amples constatations. Je souhaiterais prendre congé. Madame, Monsieur ! (*S'en va.*)

IV

PAVLE, RINA

PAVLE (*plongé de nouveau dans son livre*).

RINA (*lance un regard de mépris à Pavle puis va dans sa chambre. Arrivée devant la porte, elle s'arrête, se retourne en insistant*) : L'agent de police a constaté que le voleur est dans la maison.

PAVLE : Oui, j'ai entendu !

RINA (*s'en va dans sa chambre*).

V

PAVLE, MARIJA

PAVLE (*lève la tête et la suit du regard, voit la porte se fermer, s'approche du téléphone, prend l'annuaire téléphonique et cherche un numéro.*)

MARIJA (*arrive*) : Le responsable du chantier.

PAVLE : Aljoša* ? Faites-le entrer.

*Immigré russe ne parlant pas bien la langue.

MARIJA (*laisse entrer Aljoša et s'en va.*).

VI

PAVLE, ALJOŠA

PAVLE : Que se passe-t-il Aljoša ? Tout va bien là-bas ?

ALJOŠA : Oui, Monsieur ingénieur !

PAVLE : Avez-vous renforcé la main d'œuvre au sol ?

ALJOŠA : Oui, Monsieur ingénieur.

PAVLE : On transporte le ciment ?

ALJOŠA : Oui, Monsieur ingénieur.

PAVLE : Pourquoi avez-vous quitté votre poste ?

ALJOŠA : Moi attendre vous là-bas, je pense, vous venez comme d'habitude, comme tous les matins, et vous n'êtes pas venu...

PAVLE : Avez-vous besoin de moi ?

ALJOŠA (*confus*) : Je pense que vous venez, et vous n'êtes pas venu...

PAVLE : Dites-moi alors ce qu'il y a. Pourquoi m'avez-vous attendu ?

ALJOŠA : Monsieur ingénieur ! Je suis beaucoup reconnaissant à vous, infiniment reconnaissant. Vous étiez comme un père pour moi, un père bon et généreux. Il y a trois ans vous me donnez du travail...

PAVLE : Mais quelle générosité ? Vous êtes un bon ouvrier, je suis satisfait de votre travail, voilà tout.

ALJOŠA : C'est pourquoi je suis désolé, infiniment désolé et j'ai peur de vous vexer. Ça je ne voudrais pas, pas vous vexer.

PAVLE : Vous me paraissez étrange, Aljoša. Comme si vous vouliez me dire quelque chose et que vous ne l'osiez pas. Vous ne seriez pas insatisfait de votre salaire ?

ALJOŠA : Oh, non Monsieur !

PAVLE : Le travail ne serait-il pas trop difficile pour vous ?

ALJOŠA : Non, non, non !

PAVLE : Que se passe-t-il alors ?

ALJOŠA : Je suis venu vous exprimer gratitude pour tout ce que vous faites pour moi et vous prier d'accepter ma démission.

PAVLE : Votre démission ? Vous avez trouvé une meilleure place ?

ALJOŠA : Non, pas ça. Ni pour une meilleure place, ni pour un meilleur salaire je ne vous laisse pas, mais, mais...

PAVLE : Vous êtes malade alors ?

ALJOŠA (*il hoche la tête sans lever les yeux*) : Her !*

PAVLE : Mais dites-moi de quoi s'agit-il bon sang !

ALJOŠA : Je dois, je dois vous dire, je ne peux pas vous le cacher. (*Pause, il hésite, puis lève enfin la tête.*) Vous connaissez ma Lidočka ?

PAVLE : Votre dame ?

ALJOŠA : Oui.

PAVLE : Il me semble l'avoir vue une fois quand elle venait vous voir. Si, je me souviens bien, une belle et agréable petite femme.

ALJOŠA : Elle est partie.

PAVLE : Elle vous a quitté ?

ALJOŠA : Oui. Il y avait là un chanteur, chanteur d'opéra, Pierkowski.

PAVLE : Russe ?

ALJOŠA : Pas Russe, Polonais. Il se produisait ici...

PAVLE : Il vous a pris votre femme ?

ALJOŠA : Elle me dit : elle l'aime beaucoup, elle ne peut pas vivre sans lui. Elle me dit adieu, je pleure, elle part.

PAVLE : Cela s'est récemment passé ?

ALJOŠA : Il y a trois mois !

* Non.

PAVLE : Il y a trois mois de ça ? Mais c'est assez de temps, sans nul doute avez-vous jusqu'à présent accepté l'état des choses ?

ALJOŠA : Non, monsieur ingénieur ! J'aime Lidočka, j'aime beaucoup Lidočka !

PAVLE : Mais si elle ne vous aime pas ?

ALJOŠA (*soupire*).

PAVLE : Je ne comprends pas pourquoi vous démissionnez à cause de cela. Voulez-vous partir la rejoindre ?

ALJOŠA : Pas ça. Je veux pas gâcher son bonheur, elle si heureuse avec lui là-bas. Pourquoi gâcher son bonheur ?

PAVLE : Et vous pensez qu'elle est heureuse ?

ALJOŠA : Oui, elle m'écrit, elle écrit elle est heureuse, mais je dois encore l'aider.

PAVLE : Financièrement ?

ALJOŠA : Non, elle a, elle a argent. Mais, vous permettez je vous lis la lettre que j'ai reçue hier ?

PAVLE : D'où vous écrit-elle ?

ALJOŠA : De Berlin. C'est là-bas qu'il a été engagé.

PAVLE : Et que vous écrit-elle ?

ALJOŠA (*déplie la lettre*) : Elle écrit russe.

PAVLE : Je pense pouvoir comprendre.

ALJOŠA (*lit*) : « миленький мой¹... », (*pris de pudeur*) pardon, cette tendresse...

PAVLE : Continuez, je vous en prie !

ALJOŠA (*lit*) : « Мне здесь совсем хорошо, я совсем счастлива »². (*Parle.*) « Счастлива », c'est heureuse. (*Lit.*) « Он очень ласковый ко мне ; смотрит на меня как на образ »³.

¹ Mon chéri.

² Ici tout va bien pour moi, je suis heureuse.

³ Il est très tendre avec moi, il veille sur moi comme si j'étais une icône.

Parle.) Il l'affectionne telle une icône. (*Lit.*) « Я счастлива, счастливейшая женщина на свете »¹. (*Parle.*) Elle est plus heureuse femme au monde. (*Lit.*) « Мое счастье одно обстоятельство тревожит »².

PAVLE : Je n'ai pas pu comprendre cela.

ALJOŠA : Elle dit, une seule chose dérange son bonheur. (*Lit.*) « Я знаю, что ты всё время думаешь обо мне »³. (*Parle.*) Elle sait que je pense tout le temps à elle. (*Lit.*) « Если бы и ты не думал обо мне, мое счастье было бы вдвое больше »⁴.

PAVLE : Si vous ne pensiez pas à elle, cela la rendrait deux fois plus heureuse.

ALJOŠA : Oui ! (*Lit.*) « Сделай одолжение, перестань думать обо мне, тем сделаешь меня счастливейшей женщиной на свете »⁵.

PAVLE : Si vous arrêtiez de penser à elle, vous feriez d'elle la plus heureuse des femmes au monde.

ALJOŠA (*lit*) : « До гроба, любящая тебя Лидоч-ка »⁶.

PAVLE : Que veut-elle donc, cette femme qui vous aime tant ?

ALJOŠA : Elle veut je ne pense plus à elle.

PAVLE : Mais, vous pouvez le faire. Ecrivez-lui que vous ne penserez plus à elle.

ALJOŠA : Je ne peux pas, je ne peux pas ! Je ne peux empêcher penser à elle. Je faire d'elle plus heureuse femme au monde. Pourquoi ne pas la rendre heureuse ? Si nous ne pouvons pas être heureux tous les deux, qu'elle le soit au moins, qu'elle le soit.

¹ Je suis heureuse, la femme la plus heureuse au monde

² Une seule chose trouble mon bonheur.

³ Je sais que tu penses tout le temps à moi.

⁴ Si tu ne pensais pas à moi, mon bonheur serait deux fois plus grand.

⁵ Arrête de penser à moi et tu feras de moi la plus heureuse femme du monde.

⁶ Jusqu'à la mort, ta bien aimée, Lidotchka.

PAVLE : Qu'entendez-vous par « la rendre heureuse » ?

ALJOŠA : Je ne peux absolument pas empêcher de penser à elle. Я её люблю¹. Je ne peux pas empêcher de penser à elle... mort, je ne penserai plus.

PAVLE : Comment ça, mort ?

ALJOŠA : Я написал ней.²

PAVLE : Que lui avez-vous écrit ?

ALJOŠA : Я написал : Quant tu reçois cette lettre, les vagues du Danube recouvrent mon corps et là je ne penserai plus à toi.

PAVLE : De quoi parlez-vous, pauvre homme, quelles vagues, quel Danube ?

ALJOŠA : Я так написал.

PAVLE : Avez-vous vraiment écrit une telle lettre ?

ALJOŠA : Oui, et voilà pourquoi je viens vous présenter excuses, vous dire adieu et vous remercier.

PAVLE : Que me dites-vous là Aljoša ?

ALJOŠA (*sort des papiers de sa poche*) : Voilà les factures payées pour le sable avec le transport, voilà nouveau contrat signé avec briquetier, voilà les reçus pour taxes administratives payées, voilà papiers du chantier que vous me confiez pour vente aux enchères...

PAVLE (*l'interrompt*) : Gardez ces documents sur vous Aljoša, on ne peut provoquer ainsi la mort, comme vous semblez le croire. Est-ce pour l'amour d'une femme qui vous a trahi que vous avez hâte de mourir ? Au contraire, c'est à ce moment-là qu'il est bon de vivre, d'exister. Endormez sa conscience et elle rira de votre mort. Non, mon cher Aljoša, on ne doit pas mourir pour l'amour d'une femme infidèle.

ALJOŠA : Je ne peux pas !

PAVLE : Vous ne devez pas être aussi faible.

¹ Je l'aime.

² Je lui ai écrit.

ALJOŠA (*voulant rétorquer.*)

PAVLE (*l'interrompt*) : De tout cela ne doit rester que cette lettre. Aljoša, bien d'autres sentiments troubles se sont accumulés en vous et quatre mois de travail épuisant sur le chantier ont eu raison de vos nerfs. S'ajoute à cela un peu de nostalgie pour votre terre natale. Pendant que Lidočka était à vos côtés, votre âme était comblée de sentiments pour elle. Vous vous retrouvez seul désormais, l'âme vidée, que la nostalgie a remplie de nouveau. Tout cela est compréhensible et, croyez-moi, tout cela est surmontable.

ALJOŠA (*hoche la tête en niant*) : Her !

PAVLE : Ecoutez-moi bien Aljoša, l'homme se livre aux caprices des femmes, cela a toujours été le cas et il en restera ainsi. Nous sommes tous faibles mais pas au point de sacrifier notre destin pour ces personnes. Il n'y a que les défaitistes qui le font, et nous ne devons pas être comme eux. En cas de tempête, le naufragé se laisse-t-il tranquillement emporter par les vagues ? Non, il s'agrippe à sa bouée de secours et s'empresse vers la côte pour poser le pied sur terre ferme ! Croyez-moi, il s'agit en ce qui vous concerne, comme je viens de vous le dire de nervosité, de déception et de nostalgie. Ecoutez, Aljoša, je vous donne votre journée aujourd'hui et demain aussi, reposez-vous !

ALJOŠA (*refusant*) : Non !

PAVLE : Suivez mon conseil, sortez un petit peu, prenez du bon temps et tout passera. Je sais, vous n'avez pas beaucoup d'argent. (*Sort son portefeuille.*) Voici cinq cents dinars pour vous.

ALJOŠA (*proteste*): Mais, Monsieur ingénieur...

PAVLE : Considérez cela comme l'honoraire pour vos heures supplémentaires. Vous devez l'accepter ! (*Il lui fourre l'argent dans la poche.*) Allez donc, allez à la "Lyre russe", au "Kazbek", ou bien... je ne connais pas les noms de tous vos clubs. Allez là-bas, vous y retrouverez vos amis, entendrez les balalaïkas, les chansons de votre pays et... peut-être que vous verserez quelques larmes et ces larmes guérissent l'âme, croyez-moi, elles

la guérissent. Suivez mon conseil et vous verrez que tout s'arrangera.

ALJOŠA : Нет, Monsieur.

PAVLE : Vous du Nord, même si le soleil ne vous réchauffe pas assez, votre âme est plus chaleureuse, vous êtes en réalité bien fragiles, rêveurs. Nous ne le sommes pas, nous sommes plus tempérants et, si vous voulez, plus robustes. C'est pourquoi vous devriez suivre mon conseil, vous verrez plus tard qu'il était opportun.

ALJOŠA (*lutte avec soi-même*) : Je ne peux pas, je ne peux pas !

PAVLE : Tout de même, suivez mon conseil, Aljoša!

ALJOŠA : Я ней написал.

PAVLE : Au moins aujourd'hui. Si vous demeurez dans cet état, si demain vous n'abandonnez pas cette décision, votre destin sera alors plus fort que vous et je ne pourrai pas vous retenir. M'écoutez-vous au moins aujourd'hui ? (*Il lui tend la main.*)

ALJOŠA (*le regarde dans les yeux et lui tend la main d'un air apathique*);

PAVLE : Voilà, voilà ! Allez trouver de la compagnie, prenez du bon temps ! (*Le regarde.*) Attendez, vous ne pouvez pas y aller ainsi vêtu. N'avez-vous pas un manteau un peu plus présentable ? Celui-là est sale et déchiré, vous ne pouvez pas y aller comme ça. (*Il s'apprête à aller dans sa chambre.*)

ALJOŠA : Non, Monsieur ingénieur, non, non, non ! Je suis déjà mal à l'aise. Tout ce que je porte vient de vous, le manteau, la chemise et les chaussures, non, assez !

PAVLE : Laissez, je vous prie ! (*Il disparaît dans la chambre et revient avec un manteau plus présentable.*) Voilà, ôtez cela !

ALJOŠA : Non, pour l'amour de Dieu !

PAVLE : Otez donc cela bon sang !

ALJOŠA (*ôte son manteau*).

PAVLE (*l'aide à enfiler le nouveau manteau*) : Voilà ! Voilà ! N'oubliez pas les documents, ne les oubliez pas ! Et votre manteau ? Il pourra toujours vous être utile là-bas, sur le chantier. En tout cas, maintenant vous ressemblez à un homme qui se respecte. Allez-y maintenant, comme je vous ai dit. Vous verrez que demain, quand nous nous rencontrerons, vous aurez déjà un autre regard sur la vie.

ALJOŠA (*enroulant son vieux manteau d'où il avait transféré dans le nouveau ses documents enveloppés dans du papier journal*) : Mais, vous savez, я сам писал. (S'en va.)

VII
PAVLE, RINA

PAVLE (*revient et jette un coup d'œil sur la porte derrière laquelle se trouve Rina et comme s'il avait aperçu quelque chose ou entendu le bruit d'un mouvement, va promptement à l'endroit où il lisait auparavant, s'assoit et fait semblant d'être plongé dans son livre*).

RINA (*sort de sa chambre vêtue pour sortir, se dirige vers la porte de sortie ne prêtant aucune attention à Pavle*).

PAVLE (*quand elle disparut, il lève la tête, après une pause, se redresse et sonne*).

VIII
MARIJA, PAVLE

PAVLE : Madame est partie ?

MARIJA : Oui !

PAVLE : Ecoutez, peu importe qui me demande, je ne suis pas là. Compris ?

MARIJA : Oui.

IX
LJUBOMIR, PAVLE

LJUBOMIR (*arrive à cet instant en tenant un gros livre à*

la main) : Puis-je entrer ?

PAVLE (*un peu confus, en traînant*) : Oui, oui... entrez je vous en prie !

LJUBOMIR (*sentant la gêne que sa visite a occasionnée*) : Je ne voulais pas vous déranger, je voulais remettre à votre servante le livre que je vous avais emprunté mais je ne l'ai pas trouvée. Je vous prie de me pardonner, il me semble n'être pas venu au meilleur moment. (*Il pose le livre sous la table.*)

PAVLE : Je vous avoue que vous n'êtes pas venu au moment le plus heureux, mais cela ne fait rien. J'aurais toujours du temps et de la bonne humeur pour mon jeune ami. (*A Marija.*)
Disposez !

MARIJA (*s'en va.*)

X

LJUBOMIR, PAVLE

LJUBOMIR : Je me sens si mal à l'aise. (*Veut partir.*) Vous permettez ?

PAVLE : Mais restez puisque je vous le dis. Vous m'avez surpris dans un moment d'émotion... Après tout, il est peut-être bon que vous soyez venu, je... c'est maintenant que j'ai besoin d'un ami. Il me faut de suite parler à quelqu'un. Asseyez-vous, je vous prie.

LJUBOMIR (*en s'asseyant*) : Je serais heureux si je pouvais vous être utile.

PAVLE : Même une sincère compassion est utile pour quelqu'un qui souffre.

LJUBOMIR (*étonné*) : Comment... êtes-vous en peine ?

PAVLE (*sursaute*) : Non, je ne suis pas en peine... mais après tout, pourquoi se mentir à soi-même ? C'est bien de la peine ! (*Emu.*) Jeune homme, ma femme me trompe ! (*Sursaute, car il lui sembla imprudent de l'avoir confié à une jeune personne, il se tait, ne tient plus en place et fait quelques pas.*)

LJUBOMIR (*étonné, le suit du regard*).

PAVLE (*il sentit enfin le besoin de s'expliquer et se met en face de Ljubomir*) : Je ne sais pas pourquoi je viens de vous le confier, mais... voilà, vous vous êtes trouvé là en premier, et moi, j'ai ressenti le besoin de dire à haute voix ce qui m'étouffe depuis ce matin.

LJUBOMIR : Ne regrettez pas de vous être confié à moi, vous vous êtes confié à un ami. Mes devoirs envers vous ne sont pas si banals et vous savez combien je vous estime et vous respecte. Je serais heureux si, au moins, je pouvais vous reconforter.

PAVLE : En ce moment, tout réconfort serait illusoire et ressemblerait à des condoléances que l'on fait à la famille d'un défunt.

LJUBOMIR : Mais... tout de même. Peut-être qu'il n'en est pas ainsi, peut-être qu'il ne s'agit que de ragots de certains malhonnêtes !

PAVLE : Oui, des ragots, il y en a eu, je passais outre, mais... (*Sort de sa poche une pile de lettres.*) Ce sont les lettres de son amant, j'ai commis un cambriolage et je les ai volées. Les ragots m'avaient prévenu de son infidélité, mais ne m'ont pas révélé le nom du séducteur, et il se trouve là, entre mes mains, son nom est là ! (*Il froisse convulsivement les lettres dans sa main.*) Il est là !

LJUBOMIR (*se sentant mal à l'aise, hausse les épaules*).

PAVLE (*toujours énervé*) : Il est là, mais je n'ose pas, je n'ai pas le courage d'y jeter un œil. Je crains que mes pressentiments ne se confirment et cela serait horrible. Cela serait désastreux. J'ai peur, peur de la vérité. N'est-il pas préférable de la fuir ? C'est déjà un coup rude de savoir qu'elle me trompe ! (*Il lutte.*) Mais cela me torture et continuera de me torturer, jusqu'à la fin de mes jours. Pourquoi ne pas boire jusqu'à la lie le verre d'amertume qui m'est destiné ? (*Ouvre la lettre et regarde la signature. Pris d'émotion à nouveau.*) Oui, c'est lui ! Je l'avais pressenti, je l'avais pressenti...

LJUBOMIR (*s'approche de lui*) : Calmez-vous ! Calmez-vous ! Toutes ces choses paraissent plus horribles au premier abord.

PAVLE : Mon ami d'enfance, mon camarade de classe, mon associé, mon meilleur ami...

LJUBOMIR : Monsieur Novaković !

PAVLE : Oui, lui, lui-même ! Ah ! Que c'est perfide, que c'est dégoûtant !

LJUBOMIR (*pause, irrésolu*) : Que comptez-vous faire maintenant ?

PAVLE : Que faire ? C'est bien ce que je me demande. Je me le demande, mais je ne peux me décider.

LJUBOMIR : Vous ne pensez quand même pas...

PAVLE : Chasser ma femme, me venger du séducteur ? Ah ! Ça, non. Mais que faire ? Pour pouvoir prendre une décision, je dois avant tout guérir de cette blessure, car cette femme, je l'ai aimée, je dois guérir de cette blessure !

LJUBOMIR : Je vous comprends parfaitement, mais il ne me revient guère et je ne suis à même de vous conseiller.

PAVLE : Je crains de prendre des décisions démesurées dues à cet état d'émotion. Si seulement je pouvais m'isoler, me retirer, réfléchir.

LJUBOMIR : Pourquoi ne pas partir quelque part pour deux ou trois jours ?

PAVLE : Partir en voyage ? Cela serait peut-être le mieux. (*Instant de réflexion.*) C'est ce que je vais faire, je vais partir en voyage.

LJUBOMIR : Juste deux ou trois jours.

PAVLE : Je ne sais ni où ni pour combien de temps. Vers une destination inconnue et pour une période indéfinie. Je n'ai pour le moment aucune intention précise, mais je sens le besoin de disparaître, de m'éloigner, de m'isoler, de guérir de ma blessure. Pour ne pas prendre une décision démesurée, le seul moyen

est de m'enfuir de mon propre gré. Je vous remercie mon ami, vous m'avez été d'une aide précieuse.

LJUBOMIR : Avez-vous besoin de mes services ?

PAVLE (*se rappelle de quelque chose*) : Oui, vous faites bien de le demander, vous pourriez me rendre un service.

LJUBOMIR : Bien sûr !

PAVLE (*sort un passeport de son portefeuille*) : Allez de ce pas faire viser mon passeport pour l'étranger. (*Feuilletant le passeport.*) En voilà une heureuse coïncidence ! Le passeport a été visé il y a six semaines quand je pensais aller à cette convention. Ce visa est encore valable. Cela est très bien, cela est très bien ! (*Remet le passeport dans le portefeuille.*)

LJUBOMIR (*veut partir*) : Je vais vous laisser.

PAVLE (*en lui tendant la main*) : Je compte sur votre discrétion. (*Se souvient de quelque chose et retire brusquement sa main.*) Attendez, je viens de me souvenir à l'instant d'un grand service que vous pourriez me rendre.

LJUBOMIR : Bien sûr !

PAVLE (*va dans l'autre pièce et revient avec un volumineux ballot de manuscrits reliés par du papier cartonné, ressemblant à un classeur*) : Ceci est, mon jeune ami, ma plus précieuse possession. Cela fait sept années entières que je travaille sur cette œuvre scientifique dans le domaine de l'hydrographie et j'ai l'intime conviction qu'elle laissera une trace considérable dans le monde de la science.

LJUBOMIR : Vous travaillez aussi dans cette branche technique ?

PAVLE : Oui, je suis ingénieur en architecture, mais j'ai toujours été fasciné par l'hydrographie et j'y ai travaillé à mes heures libres. Le problème hydrographique touche l'humanité toute entière. Les trois quarts des terres les plus fertiles du globe sont couverts de marécages, d'eaux peu profondes et de dépôts aquatiques tandis que la surpopulation provoque de graves crises et des dysfonctionnements dans la vie des populations ! J'ai même tenté d'élaborer de nouvelles méthodes de travail dans

l'hydrographie. Je vous dis tout cela pour vous faire comprendre l'importance de cette œuvre et ce qu'elle représente à mes yeux. D'habitude, ce manuscrit repose tranquillement dans le tiroir de mon bureau, fermé à clef, mais...je suis pris tout à coup d'un pressentiment : ma femme, n'emploiera-t-elle pas en mon absence, la même méthode que j'ai employée à son égard : forcer le tiroir de mon bureau et y fouiner. Elle ne pourra pas y trouver ce qu'elle voudrait, mais il est possible, justement à cause de cet échec qu'il lui vienne à l'esprit, par colère, par fureur, par malveillance, en sachant combien je tiens à ce manuscrit, l'idée diabolique d'en retirer, par vengeance, une, deux ou trois pages.

LJUBOMIR : Oh !

PAVLE : Oui, prises de rage malveillante, les femmes sont capables de commettre des actes les plus irréfléchis. Je voudrais mettre en lieu sûr ce manuscrit, je vous le confie.

LJUBOMIR (*surpris par ce geste de confiance*) : Oh ! Monsieur !

PAVLE (*lui remet le manuscrit*) : Je vous le confie, vous connaissez sa valeur et vous saurez en prendre soin.

LJUBOMIR : Soyez sans crainte, j'y ferai attention comme à la prune de mes yeux.

PAVLE : Eh bien, adieu !

LJUBOMIR : Adieu. (*S'en va.*)

XI

PAVLE (seul)

PAVLE (*téléphone*) : Allô...! Radić et Todorović ? Qui est à l'appareil ? C'est bien vous Monsieur Piotr ? Ici l'ingénieur Marić. Je voulais vous prévenir que j'allais m'absenter un certain temps. Cependant, dans deux jours expire le délai de votre dû. Adressez-vous donc à mon associé, Monsieur Novaković. Il se porte garant pour l'entreprise tout autant que moi et le compte de l'entreprise... oui, oui, adressez-vous à lui.

XII
MARIJA, PAVLE

MARIJA (*arrive*) : Monsieur Novaković.

PAVLE (*sursaute et s'agite*) : Lui-même ?

MARIJA : Je lui ai dit que vous...

PAVLE : Non, non, laissez-le entrer !

MARIJA (*se retire.*)

XIII
NOVAKOVIĆ, PAVLE

NOVAKOVIĆ (*arrive très aimablement*) : Bonjour, j'étais au chantier et je ne te trouvais pas. Je me suis dit que tu étais souffrant, et je suis venu...

PAVLE (*arrivant à peine à se contenir*) : Tu n'étais pas au chantier et tu n'as pas non plus pensé que j'étais souffrant mais c'est ma femme qui t'envoie. Elle est venue te trouver d'urgence, elle t'a annoncé que c'était moi qui avais commis ce cambriolage et que votre secret commun avait été découvert. Elle t'a certainement envoyé pour examiner la situation.

NOVAKOVIĆ : De quels secrets parles-tu ?

PAVLE (*s'approche de lui et le dévisage*) : Vaurien !

NOVAKOVIĆ (*vexé*) : Qu'est-ce que cela signifie ?

PAVLE : Cela signifie que tu es un vaurien et une canaille !

NOVAKOVIĆ : Je ne te permets pas de me parler de la sorte !

PAVLE : Tu as raison, je me rends compte que je ne devrais pas te parler ainsi... je me contiens, mais nous tirerons tout cela au clair ! Je t'en donne ma parole !

NOVAKOVIĆ (*après s'être un peu rapproché*) : Très bien Pavle, parlons ouvertement de tout ceci.

PAVLE : Si tu imagines que tu feras preuve de franchise en me l'avouant, tu te trompes. Tu n'as pas besoin de m'avouer quoi que ce soit.

NOVAKOVIĆ : Pas d'avouer, mais de me justifier !

PAVLE : Peut-on donc justifier la trahison ?

NOVAKOVIĆ : Tu as sans doute raison, tu es offensé, ton amour-propre est blessé.

PAVLE : Mon honneur !

NOVAKOVIĆ : Ton amour-propre !

PAVLE : Même s'il s'agit de mon amour-propre, d'où te vient le droit de le saper ?

NOVAKOVIĆ : Mon Dieu Pavle ! N'es-tu donc pas capable d'accepter la vie avec plus de lucidité ? C'est la vie, elle est ainsi faite depuis la nuit des temps ! Tu es occupé par tes divers travaux, tu pars au chantier à l'aube, tu te hâtes de déjeuner, tu rentres fatigué le soir, et là tu te consacres aux livres et à je ne sais quel travail scientifique. Tu n'es même pas en mesure d'adresser quelques mots agréables à ta femme. Cependant, elle est jeune, heureuse de vivre, elle a besoin d'attention, d'amitié.

PAVLE : Et elle obtiendra tout cela en ruinant notre mariage, avec l'honteuse complicité de mon camarade, mon ami, mon associé.

NOVAKOVIĆ : Moi ou un autre, cela ne change rien. J'ai tout bonnement su comment lui apporter cette attention, j'ai eu par hasard assez de temps...

PAVLE : Et assez de lâcheté pour oublier toute considération à mon égard.

NOVAKOVIĆ : Je ne vois pas pourquoi tout cela t'affecte autant. Il y a des situations dans la vie qu'un homme doit accepter. Toute obstination, dans la situation présente serait une véritable barbarie.

PAVLE (*pris de fureur par ce cynisme, se précipite vers la porte, l'ouvre, saisit une chaise et menace Novaković de celle-ci*) : Dehors ! Dehors !

NOVAKOVIĆ (*sortant*) : Une barbarie, n'est-ce pas ?

PAVLE : Dehors !

NOVAKOVIĆ (*s'éloigne*).

XIV

PAVLE, MARIJA

PAVLE (*après s'être calmé, sonne*).

MARIJA (*entre*).

PAVLE : Marija, préparez mon linge, mettez de côté mon costume bleu et tout ce dont j'ai besoin.

MARIJA : Monsieur part en voyage ?

PAVLE : Oui !

MARIJA : Un long voyage ?

PAVLE (*nerveux*) : Comment pourrais-je le savoir ?

MARIJA : Je vous le demande pour la valise, je prends la plus grande ou bien...

PAVLE : N'en prenez aucune, je n'en ai pas besoin ! Je ne veux rien emporter de cette maison, même pas un mouchoir... je n'en ai pas besoin.

MARIJA : Comme Monsieur le désire.

PAVLE : Je n'ai besoin de rien. Allez vous-en, je vous appellerai !

MARIJA (*s'en va*.)

XV

PAVLE, RINA

PAVLE (*réfléchit un court instant, puis sort de sa poche les lettres volées, les froisse et les jette au sol avec dégoût*).

RINA (*arrive et se dirige droit vers lui, s'arrête, mais sans le courage ni l'orgueil qu'elle avait auparavant*) : Pavle, je voudrais m'expliquer.

PAVLE : Navré, je n'ai pas de temps pour cela maintenant.
Je pars en voyage sur-le-champ.

RINA : Où ?

PAVLE : La destination m'est encore inconnue.

RINA : Pour longtemps ?

PAVLE : Je ne le sais pas, mais il vaudrait mieux envisager
pour longtemps, très longtemps.

RINA (*effrayée*) : Cela veut-il dire que...

PAVLE (*en partant*) : Cela veut dire que je pars en voyage.
(*Sort brusquement, claquant la porte derrière lui sans se retourner.*)

RINA (*réalisant ce qui vient de se passer, s'exclame*) : Pavle ! (*S'écroule sur la chaise près de la porte d'entrée et se met à sangloter.*)

RIDEAU

ACTE PREMIER

Chambre de Milan Novaković, meublée avec beaucoup de goût.

I

NOVAKOVIĆ, RINA

NOVAKOVIĆ (*après avoir pris son thé matinal, assis à la table un peu absent, observant une petite cuillère en argent qu'il tient à la main*).

RINA (*assise en face de lui en somptueuse robe de chambre*) : Tu m'as encore l'air fatigué, comme s'il y avait un petit nuage au-dessus de ta tête. (*Se lève, va derrière lui et le prend dans ses bras.*) Je ne veux aucun nuage, je veux du soleil !

NOVAKOVIĆ : Le soleil brille toujours dans un mariage heureux.

RINA : Notre mariage n'est-il donc pas heureux ? Aurais-tu quelques reproches à me faire ?

NOVAKOVIĆ (*se défend avec détermination*) : Mais non !

RINA (*l'embrasse*) : Rassérène-toi donc !

NOVAKOVIĆ : C'est vraiment une petite chose qui ne vaut pas la peine d'être mentionnée.

RINA : Il y a bien quelque chose alors ?

NOVAKOVIĆ : Oui, mais c'est un détail insignifiant.

RINA : Dis-moi, je veux savoir de quoi il s'agit.

NOVAKOVIĆ (*montre la petite cuillère*) : C'est ce monogramme. Le nom de ton premier mari. Voilà deux ans que nous sommes mariés et ces traces traînent toujours dans la maison.

RINA : Mais voyons, Milan !

NOVAKOVIĆ : Oui, je réalise que c'est un détail, mais tout de même, il est désagréable d'avoir à se souvenir tous les matins de ton premier mari.

RINA (*d'un éclat de rire, le prend dans ses bras*) : Mon Dieu, mon Dieu ! Cela ne m'était jamais venu à l'esprit, rien de plus simple... (*Sonne.*) Vraiment, cela ne m'était jamais venu à l'esprit.

II

ANA, PRECEDENTS

ANA (*jolie jeune fille, entre*).

RINA (*lui montre la table*) : Débarrassez ceci. Ecoutez-moi Ana, dorénavant vous ne mettez plus ces petites cuillères mais celles en argent du petit buffet.

ANA : Oui, c'est entendu !

RINA (*saisit une cuillère*) : Ensuite, quand Monsieur sera parti au bureau, vous irez avec cette petite cuillère... vous connaissez cette petite joaillerie en face de la *Kasina*¹ ? Ce joaillier a déjà travaillé pour moi. Vous irez le voir et vous lui demanderez s'il peut faire fondre douze petites cuillères comme celle-ci et m'en faire de nouvelles.

ANA : Entendu ! (*Elle avait déjà tout débarrassé sur un plateau, s'en va.*)

III

PRECEDENTS, sans ANA

RINA : Voilà, est-ce mieux ainsi ?

NOVAKOVIĆ (*l'embrasse*) : Comme tu es attentionnée et déterminée !

RINA : Certes ! Je ne vais tout de même pas laisser un détail troubler mon bonheur !

¹ Hôtel dans le centre de Belgrade.

NOVAKOVIĆ (*se levant, la prend dans ses bras*) : Je te remercie, tu me couvres de témoignages de ton amour !

RINA : Je ne fais pas cela pour te prouver mon amour, mais je sens que c'est ainsi que je dois agir.

NOVAKOVIĆ (*lui baise la main*) : Adieu mon trésor !

RINA : Mon Dieu que je suis enfantine ! Je viens juste d'imaginer comme ce serait agréable si tu n'étais pas fonctionnaire d'Etat, tu resterais la journée entière à la maison, je n'appartiendrais qu'à toi et tu n'appartiendrais qu'à moi. (*Rit.*) N'est-ce pas enfantin ?

NOVAKOVIĆ : Après tout, ton enfantillage est assez plaisant. Adieu mon cœur !

RINA (*elle l'enlace, l'accompagne à la porte*) : Encore une chose. Prends tout ton temps pour aller au bureau, même une demi-heure, mais promets-moi qu'à midi tu rentreras rapidement à la maison.

NOVAKOVIĆ : Naturellement, naturellement ! (*Embrasse Rina devant la porte puis s'en va.*)

RINA (*toujours devant la porte, crie*) : Ana, raccompagnez Monsieur !

IV

RINA, ANA

RINA (*reste devant la porte encore quelques instants, saluant de la main, puis rentre.*)

ANA (*arrive.*)

RINA : Monsieur est parti ?

ANA : Il est parti.

RINA : Ana, je vais aller m'habiller, soyez prête pour sortir. Ah oui ! J'ai bien failli oublier ! Avant d'aller chez le joaillier, passez par la rue Poincaré, rendez vous chez Madame Slutzky et demandez-lui combien de temps je vais encore attendre pour ce négligé. Cela fait une semaine qu'elle me l'a promis. Dites-lui que je suis mécontente !

ANA : Oui Madame !

RINA (*s'en va dans la chambre de gauche.*)

V

ANTA, ANA

ANTA (*âge moyen, maigre, chauve. Il surgit, affolé, se retournant comme si quelqu'un le poursuivait. S'assoit sur une chaise et sans attendre que l'on lui propose quoi que ce soit*) : Ana, un verre d'eau !

ANA : Tout de suite ! (*S'en va et revient peu de temps après, avec un verre d'eau.*)

ANTA (*le boit d'une traite*) : Merci. Où est Madame ?

ANA : Elle s'habille.

ANTA : Elle s'habille ? Dans un moment pareil ?

ANA : Elle aura vite terminé.

ANTA : Vite... vite... les femmes ne s'habillent jamais vite. (*Quelque chose lui vient à l'esprit.*) Par ailleurs, Ana, dites-moi si Madame est bouleversée depuis ce matin ?

ANA : Comment ça bouleversée ?

ANTA : Vous savez tout de même ce que cela veut dire une femme bouleversée. Vous aussi, vous avez sans doute été quelquefois bouleversée dans votre vie ?

ANA : Madame est d'une humeur tout à fait habituelle.

ANTA : Elle n'a pas eu de nouvelles qui auraient pu la bouleverser ?

ANA : Non, rien à ma connaissance.

ANA : Allez l'appeler, dites-lui que c'est très important, elle n'est pas obligée de tout boutonner !

ANA (*s'en va.*)

VI

ANTA, puis RINA et ANA

ANTA (*nerveux, s'agite sur sa chaise et s'essuie le front et le cou avec un grand mouchoir de poche*).

RINA (*habillée, surprise et affolée*) : Que se passe-t-il mon Dieu ? Est-il arrivé quelque chose ?

ANTA (*à Ana qui a accompagné Rina*) : Ana, un autre verre d'eau !

ANA (*sort*).

ANTA : Non, non, rien de grave.

RINA : Mais vous êtes si bouleversé.

ANTA : Bien sûr que je le suis et vous le serez aussi quand vous entendrez ce que j'ai à vous dire.

RINA : Il est donc bien arrivé quelque chose ! Parlez mon Dieu !

ANA (*apporte le verre d'eau*).

RINA (*à Ana*) : Eloignez-vous !

ANA (*s'en va*).

RINA : Parlez, parlez, quelqu'un est-il gravement malade ?

ANTA : Mais qu'allez-vous imaginer là ? Qui songerait à être malade dans de pareilles circonstances ?

RINA (*épouvantée*) : Ou... peut être mort ?

ANTA : Mort ? Hm, mort ! Ce serait bien, mais le problème est qu'il n'est pas mort.

RINA : Mais de qui parlez-vous pour l'amour de Dieu ? Ne me torturez pas !

ANTA : Etes-vous cardiaque ?

RINA : Oui !

ANTA : Voilà, vous voyez, c'est pour cela que je me dois d'être prudent et de vous l'annoncer en douceur.

RINA : Très bien, mais parlez enfin !

ANTA : Oui, mais comme je vous ai dit, je dois être prudent. Asseyez-vous, je vous prie.

RINA (*s'assoit*).

ANTA (*quand elle s'est assise*) : Le verre d'eau est là !

RINA (*impatiente, affolée*) : Parlez, parlez !

ANTA : Bon, dites-moi, vous souvenez-vous de votre jeunesse ?

RINA : Qu'est-ce que c'est que cette question ?

ANTA : Je vous ai mise en garde, je dois vous l'annoncer en douceur : donc, vous souvenez-vous de votre jeunesse ?

RINA : Mais oui !

ANTA : Vous avez été, bien évidemment, jeune fille avant de vous marier ?

RINA : Mais, Monsieur...

ANTA : Je sais, vous voulez dire que cela tombe sous le sens, mais je constate juste les faits. Donc, vous avez cessé d'être jeune fille après votre mariage ?

RINA (*vexée*) : Mais Monsieur, s'il s'agit d'une plaisanterie, elle est de très mauvais goût et je...

ANTA : Un peu de patience, nous y arrivons. Vous vous êtes mariée, bien... et ensuite ?

RINA : Je suis restée veuve.

ANTA : Ah ! C'est là que je vous attendais, voyez-vous. Cette information est fausse.

RINA : Fausse ? Comment ça ?

ANTA : Un moment, si vous le permettez, je me dois d'être vigilant.

RINA : Mais qu'avez-vous Monsieur Anta, depuis ce matin ? Que signifient toutes ces énigmes, toute cette conversation ?

ANTA : Encore un peu de patience je vous prie. Nous allons tout de suite tirer tout cela au clair. Voyons tout d'abord sur quoi vous vous appuyez quand vous affirmez être veuve ? Un jour, votre mari s'est fâché avec vous, a quitté la maison, vous a dit qu'il ne savait pas où il allait ni quand il rentrerait. Vous avez fait cette déclaration à l'agent d'investigation.

RINA : Oui, c'est exact !

ANTA : Ensuite, il est parti, plus précisément, il a disparu. Le lendemain, son costume a été retrouvé près du Danube, des documents lui appartenant ont été trouvés dans son manteau,

ainsi que ses papiers d'identité et l'affaire était claire. Le corps n'a été retrouvé que six semaines plus tard, emporté loin par le Danube, déformé, bien sûr, par le temps passé dans l'eau, ce qui correspondait au temps depuis lequel votre mari avait disparu. De plus, on a constaté que les initiales sur la chemise étaient celles de votre mari et nous l'avons enterré en bonne et due forme. Vous marchiez derrière le cercueil et moi aussi je m'étais rendu à l'enterrement.

RINA (*impatiente*) : Mais, pour l'amour du ciel, pourquoi me dites-vous ces choses que l'on a racontées et racontées plus de mille fois ? J'en ai assez, je ne veux plus penser à tout cela.

ANTA : D'accord, passons outre tout cela ! Mais il y a une chose que nous ne pouvons ignorer, à savoir : qu'avez-vous fait après la mort de votre mari ?

RINA : Je me suis remariée.

ANTA : Ah, voyez-vous, toute votre erreur est là : vous n'auriez pas dû vous remarier.

RINA : Cela ne regarde que moi Monsieur, et je ne permets à quiconque de juger...

ANTA : Mais, tout de même, vous avez fait une erreur. J'ai entendu justement parler de l'affaire d'une certaine Saveta Tomić. C'est une femme pauvre mais brave. Elle gagne son pain en faisant le ménage à droite et à gauche.

RINA : Je vous en prie Monsieur, arrêtez avec Saveta Tomić. Comment vous est-elle venue à l'esprit ? Vous surgissez chez moi tout affolé, vous parlez mystérieusement, en énigmes, vous m'énervez, vous me troublez et maintenant : une certaine Saveta.

ANTA : Voyons, ce n'est pas une certaine Saveta, mais bien la vraie Saveta, et quand vous m'aurez écouté jusqu'au bout, vous verrez par vous-même.

RINA (*s'assoit, résignée*) : Parlez donc !

ANTA : Cette Saveta Tomić a perdu son mari à la guerre. Il est mort et il a été enterré là-bas, au front. Elle a reçu un rapport officiel de sa mort et, d'après celui-ci, elle est restée veuve. Ainsi donc, en tant que veuve authentique, elle s'est remariée à

un conducteur. Seule, la vie lui était un fardeau et elle avait besoin de quelqu'un pour subvenir à ses besoins. Elle vivait bien avec son second mari et elle aurait sans doute vécu ainsi avec lui, mais, un jour, après trois années, son premier mari revint vivant de prison.

RINA (*tétanisée, bondit et le regarde droit dans les yeux*).

ANTA : Et bien sûr, le second mariage a de suite été annulé car Saveta n'était pas veuve lorsqu'elle a épousé son second mari. Et elle a été obligée de revenir à son premier mari.

RINA (*épouvantée, pâle*) : Monsieur, vous ai-je bien compris ?

ANTA : Prenez un peu d'eau, prenez, prenez !

RINA : (*obéit, inconsciemment prend une gorgée*).

ANTA : Asseyez-vous !

RINA (*se jetant dans son fauteuil, elle se tord les mains par désespoir*) : Parlez, pour l'amour de Dieu, parlez !

ANTA : Je l'ai vu !

RINA (*épouvantée, pousse un glapissement*) : Qui ?

ANTA : Lui !

RINA (*désespérément*) : Qui, nom de Dieu ?

ANTA : Votre premier mari !

RINA : C'est horrible, vous me soumettez à une torture ! Pourquoi, pourquoi êtes-vous venu me torturer ? Qui vous a envoyé ? De quoi parlez-vous ? Qui vous a mis cette folie en tête ? Que voulez-vous, dites-moi, que voulez-vous ?

ANTA : Je l'ai vu.

RINA : Le connaissez-vous au moins ?

ANTA : Et comment ! Je lui dois dix mille dinars, que Dieu ait pitié de son âme !

RINA (*son affolement ayant atteint le zénith*) : C'est... c'est impossible... c'est votre cerveau malade... c'est... mon Dieu, je vais devenir folle !

ANTA : Pas maintenant Madame ! Vous ne devez pas !

RINA : Non, ce n'est pas vrai, dites que ce n'est pas vrai, dites-le, dites-le ! Si c'était vrai, je ne sais pas, je ne peux pas réfléchir.

ANTA : Maintenant, pouvez-vous imaginer comment cela serait si je ne vous l'avais pas annoncé comme ça, avec prudence et en douceur ?

RINA (*saisit nerveusement le téléphone*) : Allô, allô ! Monsieur Novaković ? Comment ça ? Il n'est pas encore arrivé au bureau ? Vérifiez, je vous prie, c'est impossible. Non ! (*Repose le téléphone.*) Oh, mon Dieu !

ANTA : Pourquoi est-ce que vous l'importunez ?

RINA : Auprès de qui prendrais-je conseil sinon auprès de mon mari ?

ANTA : C'est juste, vous avez raison !

RINA (*s'approche à nouveau du téléphone, mais ne compose pas le numéro*) : Ecoutez, ne me faites pas alerter tout le monde s'il s'agit d'une plaisanterie ou si vous n'avez pas...

ANTA : Enfin, qui aurait l'idée de plaisanter avec une chose pareille ! Vous ne pensez quand même pas que cela m'a fait plaisir de le voir. Et pourtant je l'ai vu, pour sûr. Ristić, le marchand, était justement devant sa boutique et il fut fort étonné de le voir. L'homme est devenu tout pâle. Le défunt s'est approché, lui a serré la main et ils ont longuement conversé devant la porte de la boutique. Quand ils se sont quittés, je me suis approché de Monsieur Ristić et je lui ai demandé : « Dites-moi, je vous prie, qui était ce Monsieur avec lequel vous venez juste de discuter ? » « C'est l'homme », m'a dit Monsieur Ristić « dont j'ai assisté aux funérailles, c'est l'ingénieur Marić et il m'explique maintenant comment tout cela a pu se produire ». Voilà ce que m'a dit Monsieur Ristić qui lui a parlé en personne.

RINA : Allô ! Allô ! Monsieur Novaković ? Comment ça ? Il n'est pas encore à son bureau ? (*Repose nerveusement le téléphone.*) C'est horrible ! C'est impossible ! Je vous prie, cher cousin, d'y aller personnellement, au ministère de l'Urbanisme, ce n'est pas loin d'ici. Allez-y, il devrait déjà y être. Peut-être qu'il

est retenu dans un autre bureau, mais il est certainement là-bas. Trouvez-le à tout prix et dites-lui de tout laisser, tout, et de se dépêcher de rentrer.

ANTA : Mais il va arriver sous peu dans son bureau... soyez patiente.

RINA : Non, non, je ne peux pas patienter, je ne peux supporter tout cela, je ne peux supporter, allez-y, allez-y, je vous en supplie !

ANTA (*se lève*) : D'accord ! J'y vais !

RINA : Revenez avec lui.

ANTA : Oui, oui, bien entendu. (*S'en va.*)

VII

ANA, RINA

RINA (*sonne*).

ANA : Oui Madame !

RINA (*étourdie*) : Hm... que voulais-je déjà, je ne sais plus... j'ai oublié... je vous appellerai quand ça me reviendra.

ANA : Entendu ! (*S'en va.*)

VIII

MILE, RINA

MILE (*dandy, soigné et pomponné, s'approche d'elle, la prend dans ses bras et l'embrasse*) : Qu'est-ce qu'elle fait ma Bubika ?

RINA (*pose sa tête sur son épaule*) : Ah Mile ! Comme je suis malheureuse, si malheureuse.

MILE : Mais pourquoi ma tourterelle ?

RINA : Tu ne me croiras pas quand je te le dirai... je n'y crois pas moi-même, je refuse d'y croire, je ne peux pas y croire. Cela serait horrible !

MILE : Mais quoi donc ? Tu es si affolée.

RINA : La chose est si inhabituelle, si irréaliste, que je ne m'y retrouve plus, je ne peux me ressaisir.

MILE (*lui caresse la main*) : Alors dis-moi ce qui se passe !

RINA : Figure-toi, que mon premier mari qui s'est suicidé par noyade est réapparu, il est vivant.

MILE (*surpris*) : Comment ? Comment ça ? Vivant ? Sottises ! C'est impossible ! Ma chère, tu as une petite fièvre et tu ne fais qu'imaginer, à cause de la température.

RINA : J'en étais sûre que tu ne me croirais pas. Oui, je sais bien que ce n'est pas croyable, mais tout de même... tu peux imaginer dans quel état cela a pu me mettre.

MILE : Calme-toi Boubi, cela ne peut être la vérité.

RINA : C'est la vérité, oh, c'est la vérité. Je ne sais pas quoi au juste, mais quelque chose me dit que c'est la vérité.

MILE : Mais, son corps a été retrouvé et identifié, nom de Dieu...

RINA : Il y en avait qui, même à ce moment-là, étaient sceptiques et affirmaient que ce qui a été trouvé ne constituait pas encore une preuve solide, mais il n'y eût point de nouvelles pendant trois ans. C'était la meilleure des preuves.

MILE : Tu serais vraiment en position difficile si tout cela s'avérait être la vérité.

RINA : Je serais obligée de lui revenir, peux-tu imaginer cela ? De lui revenir maintenant que j'ai enfin, dans cette nouvelle vie, ressenti ce qu'était un mariage heureux. Je ne vais tout de même pas revivre cet enfer ? Je te perdrais aussi, Mile ! (*Se jette dans ses bras et sanglote.*)

MILE : Sois courageuse Boubi. Il y a bien une solution à tout cela, il faut prendre conseil auprès de quelqu'un !

RINA : Prendre conseil ? Qui diable pourrait me conseiller ! Voilà une demi-heure que je téléphone et que je n'arrive pas à joindre mon mari. Cela fait déjà un bon moment qu'il est parti et il n'est toujours pas arrivé.

MILE (*regarde la montre sur son poignet*) : Il ne sera pas à son bureau avant dix heures.

RINA : Tu m'as l'air bien sûr de toi.

MILE : Je le sais tout autant que toi. A cette heure-ci, avant d'aller à son bureau, il passe prendre le café chez Lidočka, et ce tous les jours depuis que Lidočka est rentrée de Berlin.

RINA (*désintéressée*) : Reste-t-il longtemps là-bas ?

MILE : Le temps de boire le café, jusqu'à dix heures à peu près.

RINA : Qui pourrait attendre jusqu'à dix heures ! Je dois lui parler le plus rapidement possible.

MILE : Madame Salev, la voisine de palier de Lidočka a le téléphone. Si tu le désires...

RINA : Ah, ça non, je ne veux pas le déranger. Il ne doit même pas imaginer que je suis au courant. C'est la clef de l'harmonie dans notre mariage, on ne se dérange mutuellement.

MILE : Alors, il ne te reste plus que la patience.

RINA : La patience ! Comme s'il était facile d'être patient.

MILE : Le mieux serait de ne plus y penser. Je te ferai penser à autre chose. Ma petite tourterelle, je n'ai plus un sou. Je suis aussi maigre qu'un moustique en hiver. Dans deux ou trois jours, j'aurai quelques recettes, mais d'ici là, pourrais-tu me prêter environ deux cents dinars ?

RINA (*sort l'argent de son sac et lui donne*) : Tu es si souvent dans le besoin !

MILE : Que puis-je faire ? Je me débrouille comme je peux, mais la vie est si compliquée !

IX

ANTA, PRECEDENTS

ANTA (*entre*) : Il n'y est pas, voilà tout, il n'y est pas !

RINA (*à Mile*) : Comme je viens de vous dire Monsieur, même s'il arrivait, mon mari ne pourrait vous recevoir, il a

quelques soucis en ce moment. Quoi qu'il en soit, il serait préférable que vous alliez le trouver à son travail. Il n'a pas l'habitude de recevoir à domicile.

MILE (*lui baise la main*) : Je ferai ainsi Madame. Je vous prie de m'excuser ! Adieu ! (*S'en va.*)

X

RINA, ANTA

RINA (*lui envoie discrètement un baiser et s'adresse à Anta après que Mile fut parti*) : Je ne sais pas pourquoi les bureaux existent si les tiers dérangent les fonctionnaires même à leur domicile. Alors, il n'y est pas ?

ANTA : Non, il n'est pas au bureau.

RINA : Il doit quand même y être !

ANTA : J'en viens tout juste.

RINA (*saisit le téléphone et fait un numéro*) : Allô, allô ! C'est toi Milan, c'est bien toi ? (*A Anta.*) Vous voyez !

RINA : Es-tu au courant ? On ne t'a rien dit ? Rentre de suite à la maison ! Je t'en prie ! Tu n'as même pas eu de temps de t'asseoir ? Alors ne t'assois pas, s'il te plaît. Dépêche-toi, il s'agit d'une chose très sérieuse et importante, je vais devenir folle en t'attendant... s'il te plaît, fait vite ! (*Repose le téléphone.*) Il arrive !

XI

SPASOJE, PRECEDENTS

SPASOJE (*un parvenu*) : Bonjour ! (*Baise la main à Rina.*) Pardonnez-moi, j'ai toqué deux fois. Je ne veux pas vous déranger, mais juste vous demander une petite faveur. Ma fille souhaiterait choisir l'étoffe pour sa robe de mariée, car comme vous le savez, le jour du mariage approche. Elle ne voudrait pas le faire sans vous, elle se fie tellement à votre bon goût qu'elle ne le ferait pas sans vous.

RINA (*impatiente*) : Oui, mais pas maintenant, pas aujourd'hui, il y a une chose plus urgente dont je dois m'occuper. Un souci commun qui vous concerne également.

SPASOJE : Moi ?

RINA : Vous n'êtes pas au courant ?

SPASOJE : Je ne sais pas de quoi j'aurais dû être au courant.

RINA (*à Anta*) : Comment cela se fait-il, Monsieur Anta, que personne n'ait rien entendu à part vous ?

ANTA : Je n'ai pas entendu, j'ai vu.

SPASOJE : Que diable as-tu vu ?

ANTA : Je vais te le dire. Es-tu cardiaque ?

SPASOJE : Oui, quelque peu.

ANTA (*sonne*) : Cela est normal à ton âge, bien évidemment.

XII

ANA, ANTA

ANA (*arrive*) : Oui Monsieur ?

ANTA : Ana, apportez un verre d'eau fraîche je vous prie.

ANA : Oui Monsieur ! (*S'en va.*)

XIII

RINA, SPASOJE, PRECEDENT

ANTA (*à Spasoje*) : Assieds-toi je te prie, car je dois être prudent en t'annonçant la chose en douceur.

RINA : Mais épargnez-nous, je vous prie, votre prudence. (*A Spasoje.*) Monsieur est beaucoup trop indirect. Je vais vous le dire : l'homme que nous savons tous mort, qui est décédé, que nous avons enterré, est vivant.

SPASOJE (*trébuche et hausse la voix*) : Qui ça, pour l'amour de Dieu ?

ANTA : Celui de qui tu tiens cette maison à Terazije¹ et le reste de ton héritage.

SPASOJE : Allons, je vous en prie... c'est de la folie, nous ne sommes plus des enfants... des sottises... comment cela pourrait-il être ?

RINA : Je ne peux y croire moi non plus.

SPASOJE : Qui pourrait croire une telle chose et qui a pu, je vous prie, inventer une pareille niaiserie ?

RINA : C'est notre cousin Anta qui m'a appris la nouvelle.

SPASOJE : Toi ?

ANTA : Moi.

SPASOJE : Tu bois tôt le matin ?

ANTA : Non, je ne bois rien, mais je pourrais boire un bidon entier d'essence sans que ça me fasse un effet quelconque.

SPASOJE : Dis-moi, je te prie, comment t'est venue à l'esprit une sottise de la sorte ?

ANTA : Je l'ai vu, je l'ai vu de mes propres yeux.

SPASOJE : Qui donc ?

ANTA : Le défunt Pavle Marić.

SPASOJE : Quel Pavle Marić bon sang ?

ANTA : Celui dont tu es l'héritier.

SPASOJE : Laisse tranquille cet héritage, veux-tu ? Dis-moi plutôt... et puis, tu n'as rien à me dire et je n'ai rien à te demander. Tu vas me dire une niaiserie impossible. Je comprendrais si tu avais dit : « j'ai entendu », même si je te punirais rien que pour ça, de propager des mauvaises rumeurs, mais dire : « j'ai vu », c'est tout simplement un crime.

¹ Quartier du centre-ville de Belgrade.

ANTA (*obstiné*) : Je l'ai vu !

SPASOJE (*nerveusement*) : Voilà qu'il recommence !

RINA : Vous pouvez imaginer comment je me suis sentie quand Monsieur me l'a annoncé.

SPASOJE : Ah, si tu avais dit par exemple : « le soleil s'est éteint », d'accord, j'accepte. Tout ce qui brille doit s'éteindre un jour. J'accepte. Si tu avais dit, par exemple : « Le tuteur d'une certaine église en a fait disparaître la tour ». D'accord, ça aussi je l'accepte. Certains tuteurs font bien disparaître les revenus de l'église, et en devenant plus habiles, ils seraient capables, bien entendu, de faire disparaître la tour avec ses cinq cloches. D'accord, ça aussi je l'accepte ! J'accepte aussi que le Danube ait changé de sens et qu'il coule maintenant à l'envers, que le gouvernement ait décidé d'organiser des élections libres, j'accepte tous les miracles de ce monde, vois-tu, tous les miracles, mais que tu aies vu l'homme que nous avons enterré il y a trois ans, ça je ne peux pas l'accepter ! Et puis, pourquoi t'es-tu empressé de l'annoncer à Madame ? (*A Rina.*) Je peux m'imaginer comment vous vous êtes sentie quand vous avez entendu cela.

ANTA : Imagine seulement comment je me suis senti quand je l'ai vu.

SPASOJE : L'entendez-vous ? Il n'en finit pas.

ANTA : Croyez-moi, quand je l'ai vu, mes jambes sont devenues si raides que je pouvais à peine marcher. Tout à coup, j'ai eu des sueurs froides, puis, comme si quelqu'un m'avait glissé un glaçon dans le dos, je me suis mis à frissonner et à trembler.

SPASOJE : Je ne sais pas quelle satanée raison pouvais-tu avoir pour trembler !

ANTA : Comment ça ? Et les dix mille dinars ?

SPASOJE : Tu avais pourtant juré devant le tribunal que tu lui avais rendu cette somme.

ANTA : Oui, je ne dis pas le contraire, mais il était mort à ce moment-là et maintenant il est vivant !

SPASOJE : C'est donc ça qui t'embête ?

ANTA : Eh oui, c'est ça !

SPASOJE : Un moment je te prie, je vais te le dire de suite. (*Sort un petit livret de sa poche et le feuillette.*) Ceci est un code pénal, je l'emporte toujours avec moi en cas de besoin. Il est très utile et on peut y apprendre beaucoup de choses. C'est pour ainsi

dire, un guide de la vie. (*Il trouve la page.*) Ah, voilà : article 144, « parjure ». (*Lit à voix basse.*) Alors, un an d'emprisonnement et un an de perte de droits civiques. Parfois, la peine peut être plus élevée, mais tu n'échapperas pas à la peine minimale.

ANTA : Moi ?

SPASOJE : Oui, toi !

ANTA : Pourquoi moi ?

SPASOJE : Pour parjure.

ANTA : Comment ça, un an de prison ? On dirait que tu calcules ça comme si tu pesais un kilo de prunes ou un kilo d'ail ! La prison, hors de question !

SPASOJE : Et perte des droits civiques !

ANTA : Je ne me fais pas de soucis pour cela, on peut bien vivre même sans les droits civiques, mais aller en prison, c'est autre chose. Et puis, ce qui me dérange, c'est que tu te permettes de juger.

SPASOJE : Par ailleurs, je devrais même être celui qui t'assigne en justice, car c'est à moi que tu as pris ces dix mille dinars.

ANTA : Voilà autre chose maintenant !

SPASOJE : Tu m'as bien entendu ! Quand le créancier s'est suicidé, un ensemble de biens a été constitué et ta dette faisait partie de cet ensemble de biens. Or, ces biens me revenaient en héritage en tant que son plus proche parent.

ANTA : Ah, maintenant je comprends mieux pourquoi tu semblais si ravi à l'instant d'apprendre que Pavle Marić était vivant. Eh oui, qui serait plus ravi sinon son plus proche parent ?

RINA (*irritée par leur conversation*) : Mais, pour l'amour de Dieu, vous parlez de tout sauf de ce qui est le plus important en ce moment.

ANTA : Ainsi, Monsieur me parle de prison, sans gêne, de prison. Comme s'il n'y avait pas d'autres occupations dans la vie que de parler de prison. Et puis, pourquoi Monsieur n'irait-il pas consulter son guide de la vie pour calculer le nombre d'années qui l'attendent ?

SPASOJE : Je n'ai pris dix mille dinars à personne, moi.

ANTA : Bien sûr que non ! Ce ne sont que des miettes pour toi, tu ne vas pas te salir les mains pour si peu. En revanche, une maison sur trois niveaux à Terazije, un grand terrain près de la gare, deux magasins rue du Roi Pierre, c'est déjà plus intéressant.

SPASOJE : Qu'insinues-tu par-là ?

ANTA : Plusieurs parjures, sept faux certificats, quatre avocats et te voilà avec un héritage. Ouvre un peu ton guide et regarde ce qu'il prévoit pour ces cas-là !

SPASOJE (*hors de lui, se précipite vers Anta poings serrés comme s'il voulait le réduire en poussière*) : Que je ne t'entende plus dire une chose pareille !

XIV

NOVAKOVIĆ, PRECEDENTS

NOVAKOVIĆ (*entre tout affolé*) : Nom de Dieu, nom de Dieu !

RINA (*se précipite vers lui*) : Tu es au courant ?

NOVAKOVIĆ : En arrivant ici, j'ai rencontré Monsieur Tadić qui m'a affirmé l'avoir vu et lui avoir parlé. Jusque-là, je ne pouvais pas imaginer pourquoi tu m'avais appelé !

ANTA : Je l'ai vu moi aussi !

NOVAKOVIĆ : Vraiment vu ?

ANTA : Tout comme je vous vois maintenant.

SPASOJE : Mais, messieurs, cela voudrait dire que l'on ne peut même plus croire en la mort ? Elle aussi s'est mise à mentir. (*Sort un papier de sa poche.*) Je vous prie de me dire si ceci est bien un acte de décès, oui ou non ?

ANTA (*essaie de voir*) : Ta signature y est aussi ?

SPASOJE : Non, la tienne ! Je vous demande si cela est un acte de décès, nous l'avons bien enterré...

ANTA : Parcelle 17, tombeau 39.

SPASOJE : Il l'a bel et bien occupé pendant trois ans, n'est-ce pas ? Comment peut-il être tout à coup vivant maintenant ? Cela ne se fait pas par la simple volonté de quelqu'un, n'est-ce pas ? Je pense qu'il doit exister, dans les États de droit occidentaux, une loi selon laquelle celui qui est mort, est mort définitivement, mais chez nous...

ANTA : Un État ne peut pas forcer quelqu'un à être mort.

SPASOJE : Cela veut donc dire que je ne peux être certain que ma femme, décédée il y a onze ans, ne va pas réapparaître un jour. Elle arrive un beau jour n'est-ce pas, et me dit : « Bonjour » ! Et je lui réponds : « Bonjour, entrez je vous prie » !

NOVAKOVIĆ : Le problème de ce qui pourrait ou ne pourrait pas arriver ne se pose pas en l'occurrence. Il est là !

SPASOJE : Comment cela peut-il être possible ? D'où peut-il venir ? Est-il sorti de sa tombe ? A-t-il ressuscité ? S'est-il enfui ? D'où est-il tombé ? D'un arbre, de la Lune ou de Mars ?

NOVAKOVIĆ : On dit qu'il est juste rentré.

SPASOJE : Du cimetière ? Avec quel train ? Mon Dieu, je n'arrive plus à réfléchir, c'est la première fois que cela m'arrive. (*S'assoit.*)

RINA (à Milan) : N'en as-tu pas entendu davantage ?

NOVAKOVIĆ : Si, il paraît qu'il n'a jamais été mort.

SPASOJE : Ce qu'il va nier, bien sûr.

NOVAKOVIĆ : Il avait établi domicile à l'« Excelsior ».

SPASOJE : Où se trouve cette parcelle ?

NOVAKOVIĆ : A l'hôtel « Excelsior ». Voilà tout ce que je sais. (*Quelque chose lui revient.*) Ah oui, encore une chose : il a demandé à Radić où j'habitais, il semble qu'il va me rendre visite.

ANTA : A vous ?

NOVAKOVIĆ : A moi, ou... à ma femme peut être.

RINA (*horrifiée*) : A moi ? Pourquoi à moi ?

ANTA : Vous lui êtes primordiale.

RINA : Moi ?

ANTA : Oui, puisque vous êtes toujours sa femme.

RINA (*se précipite vers son mari et s'agrippe à lui*) : Milan, est-ce bien la vérité ce qu'il dit ?

NOVAKOVIĆ (*confus*) : Je ne sais pas. (A Anta.) Sur quoi vous fondez-vous pour parler ainsi ?

ANTA : Sur Saveta Tomić.

SPASOJE : Voilà autre chose maintenant. Qui est cette Saveta Tomić ?

ANTA : C'est celle qui s'est remariée en pensant qu'elle était veuve. Quand son premier mari a réapparu, le tribunal, selon son devoir et sans aucune indemnité de voyage ni de déménagement, lui a ordonné de revenir chez son premier mari.

RINA (*à Milan, affolée*) : Comment est-ce possible ?

ANTA : On dit que c'est la loi qui veut ça.

NOVAKOVIĆ (*voulant consoler Rina*) : Je ne pense pas que la loi peut servir à faire une barbarie, car ce serait une barbarie.

RINA (*câlinant Milan*) : Je ne veux pas que l'on se sépare !

NOVAKOVIĆ : Calme-toi, Rina ! Il n'y a aucune loi qui peut défaire des mariages heureux.

SPASOJE (*réfléchit, et après qu'ils eurent terminé*) : Votre conversation est futile, tout à fait futile. La principale chose est de savoir comment un homme, que nous avons enterré en bonne et due forme il y a trois ans, peut-il... et sur quels fondements...

XV

LJUBOMIR PROTIĆ, PRECEDENTS

LJUBOMIR (*apporte quelques numéros de journaux divers. Il est pâle et très confus*) : Que se passe-t-il, que se passe-t-il mon Dieu ? (*Présente ses excuses.*) Pardon, Madame ! (*S'approche de Rina et lui baise la main. S'adresse aux autres.*) Que se passe-t-il ?

RINA : Vous sentez-vous mal ?

ANTA (*sonne*) : Etes-vous cardiaque ?

ANA (*entre.*)

ANTA (*à Anna*) : Un verre d'eau !

ANA (*s'en va.*)

LJUBOMIR (*fatigué et abattu, s'assoit dans le fauteuil*) :
Ce n'est rien, ça va mieux. Que se passe-t-il nom de Dieu ?

NOVAKOVIĆ : Qui vous l'a dit ?

LJUBOMIR : Qui me l'a dit ? (*Tend les journaux.*) Regardez, les journaux en sont pleins !

TOUS (*s'exclament*) : Les journaux ? (*Ils les lui arrachent des mains, et chacun en ouvre un numéro.*)

ANTA : Que de gros titres !

SPASOJE (*lit un des titres*) : Ecoutez un peu ça, je vous prie : « Les morts se lèvent ».

ANTA (*lit*) : « Et quand viendra le jugement dernier, les morts vont sortir de leurs tombes ».

NOVAKOVIĆ (*lit*) : « Dans la parcelle 17, le tombeau 39 s'est ouvert et le mort en est sorti ».

LJUBOMIR (*lit*) : « Les morts se lèvent, les morts parlent ».

ANA (*a apporté l'eau.*)

LJUBOMIR (*boit le verre d'eau.*)

SPASOJE : Je ne trouve pas la chose si intéressante pour que les journaux lui portent tant d'intérêt.

LJUBOMIR : Vous imaginez bien comment je me suis senti quand j'ai appris, dans la rue, cette nouvelle accablante. Je n'étais au courant de rien jusque-là. En attendant le tramway, j'ouvre le journal et les gros titres attirent mon attention : « Les mort se lèvent, les morts parlent ! ». Je lis les premières lignes et d'un coup, je me mets à transpirer.

RINA : C'était la même chose pour moi !

LJUBOMIR : La sueur me couvre le front, les mains se refroidissent, le regard se trouble et je m'appuie contre le mur pour ne pas tomber.

SPASOJE (*le prend sous le bras et l'emmène à l'écart ; en privé*) : Je ne comprends pas, mon cher gendre, pourquoi cette affaire te trouble autant. Je comprends les autres, mais toi...? Qu'as-tu pu avoir avec le défunt Marić ?

LJUBOMIR (*nerveux, toujours affolé*) : Ce n'est pas le bon moment pour en parler.

SPASOJE : Ça doit être une somme considérable.

LJUBOMIR : Oui, quelque chose comme ça !

NOVAKOVIĆ (*toujours plongé dans le journal*) : Voilà une description précise de comment tout cela s'est produit. Toute une interview.

TOUS (*se rassemblent autour de Novaković*) : Lisez, lisez...!

LJUBOMIR (*à l'écart, accablé, suit tout de même ce qui est lu*).

NOVAKOVIĆ (*lit*) : « A la question de notre journaliste, à savoir si tout ceci avait été prémédité et exécuté d'après un plan quelconque, Monsieur Marić a répondu sans hésitation qu'il n'avait eu là aucune intention préméditée. Voilà comment il explique toute cette situation : ce qui s'est produit était une fatalité. Ma femme m'a infligé une grave injustice ce qui a provoqué une lourde peine en moi. Car, même déçu, au moment où je souffrais à cause d'elle, cette femme, je l'ai quand même...

RINA : S'il te plaît, épargne-nous ces banalités.

NOVAKOVIĆ (*lit*) : « J'étais étrangement bouleversé, je ne savais pas que faire à cet instant ».

ANTA (*à Rina*) : Est-il cardiaque ?

SPASOJE : Ne l'interrompez pas bon sang ! Lisez, je vous prie !

NOVAKOVIĆ (*lit*) : « Quand il a fallu que je prenne une décision, j'ai eu peur de moi-même. Je me suis rendu compte que

je risquais de prendre une décision prématurée que j'aurais regrettée par la suite. C'est là que m'est venue à l'esprit l'idée de m'éloigner, de m'enfuir, de me retirer d'un milieu qui me semblait tout entier n'être qu'un odieux complice. Il a fallu que je m'isole et que je me ressaisisse pour pouvoir décider de ce que j'allais faire. J'avais décidé de partir sans dire à quiconque où j'allais. Je ne le savais pas moi-même, cela m'était égal. Quand le conducteur a demandé de voir mon billet, je ne l'avais pas. Quand il m'a demandé ma destination, je n'ai pas su quoi lui répondre. J'ai finalement opté pour Vienne, j'ai pensé que je m'y plairais mieux car je connais cette ville ».

ANTA : Tout à fait. Et s'il était rentré après deux ou trois jours, tout aurait été en ordre.

SPASOJE : Mais ne l'interrompez pas, nom de Dieu... (A *Novaković*.) Continuez, je vous prie.

NOVAKOVIĆ (lit) : « A Vienne, je suis descendu dans un hôtel près de l'Université, j'y suis resté deux ou trois jours, seul, préoccupé par mon malheur. Le quatrième jour, je me suis rendu au Kerner¹ pour rencontrer quelqu'un, dans ces tavernes où se retrouvent nos compatriotes. Je n'y ai trouvé personne, sauf les journaux belgradois suspendus au mur. Je prends le dernier numéro de l'un d'entre eux, je l'ouvre et fus étonné d'y voir ma photo. Les titres seuls m'ont suffi pour comprendre que je m'étais suicidé en me noyant dans le Danube et j'ai pu lire beaucoup de détails sur mon suicide. D'abord cela m'a fait rire puis une idée m'est venue à l'esprit : cela pourrait être la plus heureuse des solutions : passer pour mort et être vivant ».

¹ Quartier élitiste du centre-ville de Vienne.

SPASOJE : C'est cela, pour lui, la plus heureuse des solutions ? Merci beaucoup !

ANTA : Il s'agit de son point de vue.

SPASOJE : Evidemment ! Mais nous avons aussi notre point de vue. (A *Novaković*.) Continuez, je vous en prie !

NOVAKOVIĆ (*continue la lecture*) : Et c'est ce que j'avais décidé, mais Vienne était un endroit inopportun : on pouvait

toujours y rencontrer une connaissance. Dès lors, j'ai pris le premier train pour Hambourg, en Allemagne, et j'ai trouvé un emploi stable dans une usine de la banlieue hambourgeoise. J'y ai passé trois années entières sans me faire remarquer car je ne quittais jamais cette banlieue ».

SPASOJE : Pourquoi a-t-il donc quitté un si bon travail ? Pourquoi n'y est-il pas resté en paix ?

ANTA : Peut-être est-il venu voir sa propriété ?

SPASOJE : Peut-être ! Mais peut-être qu'il est également venu pour récupérer les dettes qui ne lui ont pas été payées.

RINA (*nerveuse*) : Je n'y arrive pas, je ne peux pas me ressaisir ni me calmer.

SPASOJE : Qui avons-nous enterré alors ?

NOVAKOVIĆ : Il répond également à cette question.

SPASOJE : Que dit-il, nom de Dieu ?

NOVAKOVIĆ (*lit*) : « A la question de notre journaliste, à savoir qui aurait pu être le noyé qui portait le costume dans lequel se trouvaient ses papiers, Monsieur Marić répond : « Je pense que c'était mon ex-responsable de chantier, l'immigré russe Aljoša ».

SPASOJE : Aljoša ?

NOVAKOVIĆ (*continue de lire*) : « Le jour de mon départ, Aljoša m'avait confié son intention de se suicider, il m'a clairement dit qu'il se jetterait dans le Danube. Il portait mon vieux costume et avait mes papiers. Lui seul pouvait être l'homme qui s'est suicidé ».

SPASOJE : Aljoša ?

ANTA : Tu as donc déposé une gerbe sur la tombe d'Aljoša ?

LJUBOMIR (*désespéré*) : Maintenant, nous savons tout. Comme vous pouvez le voir, la situation est inquiétante.

SPASOJE : Evidemment qu'elle est inquiétante !

LJUBOMIR : Dans cet état de bouleversement, nous ne sommes pas aptes à en comprendre toutes les conséquences.

ANTA : Bien sûr que nous ne le sommes pas ! (A *Novaković.*) Vous, par exemple, vous resteriez sans femme.

RINA (*serre Milan fort contre elle*) : Non, pas ça, tout mais pas ça !

ANTA (*à Spasoje*) : Et toi, tu resterais sans héritage.

SPASOJE : Et toi, tu irais un an en prison.

ANTA : Voilà qu'il recommence ! Je t'ai déjà dit que ce mot m'écorche l'oreille.

SPASOJE : Tu sais, je voulais juste exposer toutes les conséquences. Mais il y en a une qui serait plus grave que toutes les autres. C'est Monsieur Đurić. Comment va réagir Monsieur Đurić à tout cela ?

NOVAKOVIĆ : Comment ça ?

SPASOJE : Lui, qui a investi toute son expérience, sa réputation et ses relations pour l'énorme entreprise dans laquelle nous avons investi notre capital et notre savoir. Comment va-t-il le prendre ? Car, si l'on acceptait l'état des choses, c'est à dire que Marić soit reconnu vivant, les fondements de l'entreprise toute entière s'écrouleraient.

ANTA : C'est le moins grave !

SPASOJE : Le moins grave ? Comment ça, le moins grave ? As-tu déjà entendu parler du grand groupe technologique et financier « Illyrie S.A. » ?

ANTA : Ah oui, j'en ai entendu parler, je connais !

SPASOJE : Mon cher Monsieur, c'est un groupe qui demande une concession à l'État pour le drainage de tous les marécages, de tous les terrains et dépôts aquatiques du royaume. C'est un énorme travail qui demande douze années d'ouvrage et de considérables infrastructures techniques : au moins dix grands ponts en fer, une centaine de ponts en béton et un bon nombre de tunnels et de canaux. Quelque chose de gigantesque, tu comprends ?

ANTA : Je ne vois pas quel est le rapport avec toute cette affaire.

SPASOJE : Le rapport ? Nous y avons investi tout ce que l'on avait. Monsieur Novaković a investi environ un demi-million de dinars en liquide pour payer les diverses taxes et dépenses, le développement de plans et bien d'autres choses encore. Monsieur Protić, le fiancé de ma fille et mon futur gendre, a été choisi comme directeur technique de l'entreprise. Oui, Monsieur, et il n'a pas eu ce poste parce qu'il est mon gendre, mais parce qu'il est un expert. Il a publié, il y a deux ans, sa grande œuvre scientifique : « Aménagement du territoire ». Cette œuvre a fait sensation ! C'est grâce à elle qu'il est devenu professeur à l'Université, car, mon cher Monsieur, il ne s'agit pas d'une quelconque œuvre scientifique, mais bien d'une révolution dans le domaine de la technologie hydrique grâce aux nouvelles méthodes de travail qui y sont exposées.

ANTA (*impressionné*) : Comment se fait-il que tu parles de façon aussi scientifique ?

SPASOJE : J'ai appris, mon cher Monsieur, j'ai tout appris par cœur pour pouvoir en parler.

PROTIĆ (*à Spasoje*) : Je vous en prie, mon père, ne parlez plus de cela. Parlons d'autre chose.

SPASOJE : Je voulais simplement lui expliquer.

ANTA : Qu'est-ce que tu peux avoir avec tout cela ?

SPASOJE : Il faut savoir que ce grand consortium technologique et financier n'a pas de capital de départ. Tout le capital sur lequel il repose vient du fait que son directeur général est Monsieur Đurić, le frère du ministre.

ANTA : Qu'en est-il de Schwartz et Rosendorf ?

SPASOJE : Schwartz et Rosendorf ne sont que de simples agents commerciaux. Le premier est l'agent d'une usine de pneus d'automobiles et le deuxième celui d'une usine de peignes et d'autres produits en celluloïd. Tu me diras : pourquoi avoir fait entrer de simples agents commerciaux au sein du consortium ? Parce que, mon cher Monsieur, une entreprise n'ayant pas au moins un Schwartz ou un Rosendorf ne convient ni à notre État, ni à nos institutions financières, ni même à notre ville. De toute

façon, nous ne les considérons pas comme de simples agents. Nous les avons nommés représentants des gros capitaux étrangers. Schwartz fait office de représentant des capitaux belges et Rosendorf, celui des capitaux anglo-saxons. De toute manière, nous n'avons pas besoin de capitaux, car une fois la concession obtenue, nous la vendrons sans doute mais nous avons besoin de fonds pour les dépenses et d'une caution. Les dépenses ont été prises en charge par Monsieur Novaković et en guise de caution, j'ai hypothéqué ma maison sur trois niveaux à Terazije.

ANTA : Tu as déjà donné cette maison en dot pour le mariage de ta fille.

SPASOJE : Oui, mais temporairement elle fait office de caution. Voilà, tu comprends mieux la situation désormais ? Maintenant, imagine-toi, si au milieu de tout cela, arrive un mort, emporte cette caution et toute l'entreprise « Illyrie ». Peut-on laisser faire cela ? Dites-moi !

NOVAKOVIĆ (*nerveux*) : Parlons donc de cela et pas d'« Illyrie ».

SPASOJE : De quoi ?

RINA : De lui, du défunt. Il peut arriver à tout moment. Chaque fois que la porte s'ouvre, je me mets à trembler.

SPASOJE (*confus, fait semblant de se ressaisir*) : Euh... qu'il vienne...

NOVAKOVIĆ : Oui, mais comment nous comporterons-nous avec lui ?

SPASOJE : Comment nous comporter ? Rien de plus simple. Nous ne pouvons admettre qu'il est vivant car cela irait à l'encontre de nos intérêts. On se comportera avec lui comme avec un défunt.

ANTA : Qu'entends-tu par là ? Qu'il faut faire le signe de la croix quand on le voit ?

SPASOJE : Tu peux même faire le signe de la croix, mais pour ma part, je vais considérer qu'il n'existe pas. S'il vient, je vais considérer qu'il n'est pas là, s'il me salue, je ne vais pas le saluer en retour. Je ne peux pas saluer les morts. Non merci !

ANTA : Et s'il nous parle ?

SPASOJE : Je ne lui répondrai pas.

RINA : Je vais tourner la tête, je ne souhaite pas le voir.

SPASOJE : Vous croyez que je le souhaite ?

NOVAKOVIĆ : Vous pensez que le mieux serait de l'ignorer, l'ignorer totalement ?

SPASOJE : Comme s'il n'existait pas.

TOUS (*approuvent.*)

XVI

ANA, PRECEDENTS

ANA (*apporte une carte de visite et la remet à Novaković.*)

TOUS (*horriifiés*) : C'est lui ?

NOVAKOVIĆ : Lui-même !

TOUS (*sont confus et se regardent les uns les autres, l'air hébété.*)

NOVAKOVIĆ (*pensif, tripote la carte de sa main. Enfin il se décide*) : Qu'il entre !

ANA (*s'en va.*)

SPASOJE (*ose à peine prononcer un mot*) : Il n'existe pas pour moi.

TOUS : Pour nous non plus. (*Ils se tiennent tous différemment. Spasoje, bras croisés sur le ventre, regarde le plafond. Rina se cache derrière Novaković, Protić s'est installé dans un grand fauteuil qui l'a presque englouti et baisse le regard. Anta feint de se moucher, se tient le nez fourré dans un mouchoir.*)

XVII

PAVLE, PRECEDENTS

PAVLE (*entre et les regarde tous*) : Bonjour !

TOUS (*personne ne lui répond, ni se retourne. Ils restent immobiles.*)

PAVLE (*longue pause, il les observe et enfin répète*) :
Bonjour !

SPASOJE (*ne se retournant pas, regardant toujours le plafond, irrité*) : Nous avons entendu.

PAVLE : Je pensais que... j'espérais...

SPASOJE (*s'emporte*) : Que diable avez-vous espéré ? Que nous allons nous évanouir en vous voyant ?

PAVLE : Non, pas cela cher héritier, mais je pensais que vous m'accueilleriez avec joie comme il se doit dans une famille, en ces circonstances étranges et inhabituelles. Pour l'amour de Dieu, je suis revenu de l'au-delà.

SPASOJE : Cela n'est que votre affaire.

PAVLE : Pas seulement la mienne. C'est également celle de ma famille. Une femme, une épouse ne serait-elle pas heureuse du retour de son mari qu'elle croyait mort ?

RINA (*s'agite et se cache derrière Milan.*)

PAVLE (*à Spasoje*) : Ou bien vous, par exemple, qui êtes mon plus proche parent ? Il paraît que vous avez prouvé devant le tribunal que vous étiez mon plus proche parent, et je vois que (*sort de sa poche le certificat de décès*) vous avez signé le certificat de décès lors de mes funérailles comme un parent en deuil. Un parent si proche devrait être heureux.

SPASOJE (*confus*) : Je le devrais, je ne dis pas le contraire, mais je ne peux pas vous permettre de jouer avec mes sentiments. Si vous décidez de mourir je dois pleurer et si vous décidez de revivre, je dois me réjouir. Vous pouvez ainsi continuer jusqu'à n'en plus finir et je ne cesserais d'abord de pleurer et ensuite de me réjouir !

PAVLE (*regarde autour de soi*) : Ensuite, vous autres Messieurs. Mon ami et associé, par exemple.

NOVAKOVIĆ : Nous nous étions déjà quittés de votre vivant, Monsieur !

PAVLE : Oui, oui, et Monsieur Anta, le cousin de ma femme ! Mais après tout, nous pouvons l'ignorer.

ANTA : Exactement, vous pouvez m'ignorer.

PAVLE : En revanche, mon jeune ami, Monsieur Protić, pour qui j'avais tant d'amour et de confiance, et à qui j'ai...

PROTIĆ (*brisé, s'approche de lui*) : Je vous prie, Monsieur, permettez que nous en parlions seul à seul.

PAVLE : Très bien ! Vous souhaitez aussi me parler seul à seul, Monsieur Anta ?

ANTA : Vous venez de dire que vous alliez m'ignorer.

PAVLE : Et qu'en est-il de ma femme ?

RINA (*sursaute, comme si elle venait de recevoir un coup de poignard, le moment lui est désagréable, répond enfin d'une voix rauque et à peine audible*) : Adressez-vous à mon mari, je vous prie !

NOVAKOVIĆ : Monsieur, votre ex-femme et moi sommes légalement mariés et nous vivons heureux aujourd'hui. Je ne vois pas ce que vous pouvez reprocher à ma femme et pour quelle raison vous vous adressez à elle.

PAVLE : Pour la raison suivante : je suis vivant.

SPASOJE : Faut-il encore le prouver, Monsieur ! Ce serait trop facile, quelqu'un arrive et affirme : je suis vivant ! L'enquête a démontré que vous vous êtes suicidé et que vous êtes mort, mort pour la loi et mort pour nous tous ! Vous avez eu droit à de magnifiques funérailles. J'étais, avec Madame, en tête de la procession, mon gendre a fait un discours, ma fille était en deuil durant six semaines et j'ai déposé une gerbe sur votre tombe. Que voulez-vous de plus ? Et que pourriez-vous demander de plus ?

PAVLE : Je vous suis très reconnaissant de toute cette attention que vous m'avez accordée !

SPASOJE : Nous vous avons dédié un requiem pour vos quarante jours ainsi que pour la commémoration de votre mort.

PAVLE : Je vous remercie beaucoup.

SPASOJE : Que voulez-vous de plus alors ? Nous avons fait, pour notre part, tout ce que nous pouvions. Que demandez-vous de plus ?

PAVLE : Je ne demande rien. Je suis venu vous témoigner ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi.

SPASOJE : Il ne fallait pas revenir juste pour ça.

PAVLE : Vous estimez donc que nous n'avons plus rien à nous dire ?

SPASOJE : Je ne vois pas de quoi nous pourrions parler.

PAVLE : Vous ne réalisez donc pas que mon retour change toute la présente situation ? L'état des choses risque d'être profondément ébranlé. C'est de cela que nous aurions à discuter.

SPASOJE : Je ne vois pas en quoi la situation serait changée, mais après tout, si vous n'êtes pas de mon avis, je vais vous donner un conseil d'ami afin que vous puissiez vous tirer de cette situation.

PAVLE : Je suis tout ouïe.

SPASOJE : Si votre retour doit représenter une menace pour chacun d'entre nous, vous faites fausse route. Vous pensez pouvoir détruire si facilement tout ce qui a été construit après votre mort ? Vous vous trompez ! Pour vous, la seule échappatoire possible de toute cette situation serait que vous retourniez là d'où vous êtes venu et que vous acceptiez le fait que vous soyez mort.

PAVLE : Oui, cela serait une solution possible, mais il y en a une autre et c'est pour celle-ci que j'ai opté.

SPASOJE : Pour laquelle ?

PAVLE : Rester ici, parmi vous ! (*Mouvement général de protestation.*)

NOVAKOVIĆ : Ce ne serait pas parmi nous, mais contre nous !

PAVLE : Si vous le prenez ainsi.

SPASOJE : Cela veut dire, Monsieur... enfin réfléchissez, réfléchissez tout de même !

PAVLE : J'ai eu trois années pour réfléchir.

SPASOJE : Même trente années de réflexion ne suffiraient pas pour une telle décision.

PAVLE : Messieurs, pardonnez-moi de vous avoir importunés. J'avais besoin de cette rencontre avant que nous n'allions plus loin. J'avais pensé rendre une visite particulière à chacun d'entre vous.

ANTA : Moi, vous pouvez m'ignorer !

PAVLE : Mais cela n'était pas une mauvaise chose de vous avoir trouvés tous ainsi rassemblés. Messieurs, je vous prie de m'excuser. (*Veut partir.*)

SPASOJE : Attendez ! Est-ce votre dernier mot ?

PAVLE (*s'arrête un instant*) : C'est mon dernier mot, je suis vivant et je veux continuer à vivre ! (*S'en va.*)

SPASOJE et LES AUTRES (*sidérés, se regardent les uns les autres*).

SPASOJE (*se ressaisit en premier, et crie, même si Marić est déjà parti*) : Nous aussi voulons vivre ! Anta, cours après lui et crie pour qu'il t'entende : nous aussi voulons vivre ! Nous aussi voulons vivre !

RIDEAU

ACTE DEUXIEME

Maison de Spasoje, pièce meublée avec beaucoup de goût.

I

VUKICA, SPASOJE

VUKICA (*joliment vêtue, ongles clairs et manucurés, sourcils épilés et rouge à lèvres éclatant. Confortablement assise sur le divan, jambes licencieusement croisées, fumant une cigarette*) : Je ne comprends pas pourquoi vous me cachez la raison !

SPASOJE : Nous ne te la cachons pas, ma chérie, mais cette raison est de nature un peu...

VUKICA : Cette raison doit être assez spéciale. Fixer le jour du mariage, l'annoncer pour ainsi dire au monde entier, imprimer les invitations et soudainement tout interrompre... c'est un scandale ! Et pourquoi ? Pour quelle raison ?

SPASOJE : Nous avons eu de gros soucis que l'on ne pouvait pas prévoir.

VUKICA : Des soucis, des soucis, tu en as toujours.

SPASOJE : Oui, j'en ai, mais là il s'agit, comment dire, de soucis un peu spéciaux. Cela concerne notre consortium. Nous avons un très gros problème auquel nous ne nous attendions pas, et nous sommes tous très inquiets, y compris ton fiancé.

VUKICA : Oui, justement ! Jusqu'à présent, il venait me voir deux ou trois fois par jour, me regardait avec des yeux de chaton, me disait des mots d'amour et dépeignait avec les plus belles couleurs notre future vie conjugale. Et depuis avant-hier, il ne fait que passer occasionnellement, tout confus, étourdi, m'adressant à peine la parole.

SPASOJE : Je viens de te dire que nous sommes tous préoccupés par ce problème et c'est pour cela que nous avons repoussé le mariage. Je veux que le mariage de ma fille unique soit

le jour le plus heureux de ma vie. (*Lui caresse les cheveux.*) Un peu de patience, tu verras, tout ira bien, tout rentrera dans l'ordre.

VUKICA : Et par-dessus tout, tu fais venir tante Agnija.

SPASOJE : Mais, pour l'amour de Dieu, ce n'est pas moi qui la fais venir ! Elle m'a vu hier et m'a dit : « Demain, je viendrais rendre visite à Vukica ! ». Je ne pouvais quand même pas lui répondre : « Ne viens pas, Vukica ne te supporte pas ».

VUKICA : Je n'y peux rien, je ne la supporte pas.

SPASOJE : Mais, ma chérie, nous devons la supporter. C'est avant tout ma cousine, éloignée certes, mais tout de même ma cousine, et puis, c'est une vieille fille très riche.

VUKICA : Et alors ? Est-ce de ma faute ? Pourquoi ne s'est-elle pas mariée à temps ?

SPASOJE : Je ne sais pas, mais elle est riche. Il est vrai qu'elle s'est mise en tête de tout léguer à une institution humanitaire. Tu sais, toutes les vieilles filles ont un penchant humanitaire, mais je pense qu'elle ne t'oubliera pas.

VUKICA (*sèchement et capricieusement*) : Je ne la supporte pas !

SPASOJE : Je ne comprends pas pourquoi tu ne la supportes pas à ce point. Qu'est-ce qu'elle t'a fait de mal ?

VUKICA : Elle m'est insupportable. Crois-moi papa, quand je vais lui rendre visite, elle ne me parle que de la nuit de noces. Elle ne parle que de ça, que de ça, tout en soupirant et en grimaçant.

SPASOJE : Il ne faut pas lui en vouloir, tout le monde soupire pour ses idéaux.

VUKICA : N'a-t-elle rien pu trouver de mieux comme idéal que la nuit de noces ?

SPASOJE : Un idéal est, mon enfant, tout ce qu'une personne ne peut accomplir.

VUKICA : Et je dois maintenant en pâtir parce qu'elle n'a pas accompli son idéal !

II

ANTA, PRECEDANTS

ANTA : Bonjour ! Bonjour Mademoiselle Vukica !

VUKICA : Bonjour !

SPASOJE (à Vukica) : Laisse-nous un instant, nous devons justement parler de notre souci.

VUKICA : Je vous prie de m'excuser ! (*S'en va.*)

III

ANTA, SPASOJE

SPASOJE : Tu l'as trouvé ?

ANTA : Ce n'était pas facile ! Tu sais, s'il écrivait pour un journal ou s'il était correspondant, cela aurait été plus facile de le trouver.

SPASOJE : Que fait-il alors ?

ANTA : Il est, comment dire, une sorte de journaliste pigiste, il dit qu'il est publiciste. Il vend ses articles, tu sais, un peu sous le manteau.

SPASOJE : C'est exactement ce qu'il nous faut. Connais-tu son nom, au moins ?

ANTA : Oui ! Mladen Đaković. On raconte que son style est tellement acerbe que même le grand-père de celui à qui il s'attaque se retourne dans sa tombe, tant il est redoutable. Personne comme lui, dit-on, ne peut si bien faire passer noir pour blanc et blanc pour noir.

SPASOJE : Est-ce qu'il viendra ?

ANTA : Aujourd'hui même, avant midi.

SPASOJE : Tu ne lui as pas dit de quoi il s'agissait, n'est-ce pas ?

ANTA : Dieu m'en préserve. J'ai beaucoup fait pour le retrouver, mais, pour te parler franchement, je n'ai pas envie de me mêler à cette affaire. Tu sais bien que j'ai été ignoré dans tout cela, pourquoi irais-je donc m'y fourrer tout seul ?

SPASOJE : Ne sois pas si sûr que l'on t'ait ignoré. Si nous devons nous effondrer, nous nous effondrerons tous ensemble, et il te restera toujours ton année de prison.

ANTA (*sursaute*) : Voilà que tu recommences ! Tu ne peux pas arrêter de m'en parler, nom d'une pipe !

SPASOJE : Je te le dis juste comme ça, en passant.

ANTA : Ne me le dis plus mon ami, pas même en passant !

IV

AGNIJA, PRECEDENTS

AGNIJA (*vieille fille, maquillée et vêtue comme une jeune fille. Elle apporte un joli bouquet de fleurs*) : Bonjour ! (*Serre la main à Anta, puis à Spasoje.*) Comment se fait-il que tu sois seul chez toi ?

SPASOJE : Je ne le suis pas, Vukica est là. (*Elle sort de sa chambre.*) Vukica, viens, viens, viens ici, tante Agnija est là !

ANTA (*s'était déjà levé*) : Je dois y aller.

SPASOJE : Il viendra aujourd'hui, n'est-ce pas ?

ANTA : Avant midi.

SPASOJE : Très bien, au plaisir de vous revoir.

ANTA : A bientôt. Adieu Mademoiselle Agnija !

AGNIJA : Adieu !

ANTA (*s'en va.*)

V

SPASOJE, AGNIJA

SPASOJE : Mais que fait cet enfant ? Vukica !

AGNIJA : Ne l'appelle pas, je voudrais te parler.

SPASOJE : De quoi veux-tu qu'on parle bon sang ? Vukica est là, tu n'as qu'à parler avec elle.

AGNIJA : Je voulais, en fait, te parler de ta décision de repousser ce mariage. Sais-tu que les gens voient cela d'un très mauvais œil ?

SPASOJE : Je me fiche de comment les gens le voient ! Oublie cette conversation pour le moment je te prie, on en parlera une autre fois. Vukica ! Vukica !

VI

VUKICA, PRECEDENTS

SPASOJE (*quand Vukica arrive*) : Mon enfant, où étais-tu passée bon sang ?

VUKICA : Bonjour, ma tante !

AGNIJA : Bonjour ma chérie ! (*L'embrasse.*) Ceci est pour toi. (*Lui tend le bouquet.*)

VUKICA : Merci ma tante !

AGNIJA : Comment vas-tu, comment vas-tu ? Tu dois être comblée de joie !

VUKICA : Ah ! Oui ! (*Regarde le bouquet.*) Qu'elles sont belles ces fleurs !

AGNIJA : Je l'ai choisi moi-même chez le fleuriste. Je voulais qu'il ressemble à un bouquet dont j'ai un si beau souvenir.

VUKICA : Un souvenir de votre jeunesse sans doute ?

AGNIJA : Oui... oui... d'autrefois. J'avais reçu jadis un bouquet identique à celui-là. Sur un mot on pouvait lire : « Des fleurs pour une fleur ».

VUKICA : C'est tellement beau ! Et au dos de ce mot ?

AGNIJA : Rien ! Juste un nom : Sima Tesić, capitaine d'artillerie.

VUKICA : Ah, je peux imaginer à quel point ce souvenir vous est cher.

AGNIJA : Et comment ! Je garde encore les tiges de ce bouquet ...

VUKICA : Et que lui avez-vous offert en retour de sa gentillesse, à ce prétendant, ma chère petite tante ?

AGNIJA (*fait semblant d'être surprise*) : En retour ? Rien du tout, qu'aurais-je pu lui offrir ?

VUKICA : Reconnaissez que vous avez tout de même dû lui offrir ne serait-ce qu'une petite chose.

AGNIJA (*confuse*) : Mon Dieu... je lui ai offert un aimable sourire. Qu'est-ce qu'une jeune fille peut bien offrir à un gentleman ? Mais laissons de côté cette discussion à propos de ce passé agréable, parlons plutôt du présent, du futur, de toi. As-tu déjà choisi ta robe de mariée ?

VUKICA : Non, et je n'y penserai pas puisque le mariage a été repoussé.

AGNIJA : S'il a été repoussé, ce n'est que temporaire, mais il aura bien lieu. N'est-ce pas, Spasoje ?

SPASOJE (*qui était plongé dans la lecture d'une lettre, sursaute*) : Oui, certainement !

AGNIJA : Il faut s'y prendre à l'avance pour choisir une robe de mariée. De nos jours, il y a tellement de magazines de mode qu'il devient difficile de se décider. Et je ne te parle même pas des étoffes ! Viens chez moi, je te l'ai dit plusieurs fois, je possède plus de trente échantillons d'étoffes pour robes de mariée. Viens les voir.

SPASOJE : Et que fais-tu, pour l'amour de Dieu, de tous ces échantillons ?

AGNIJA : Rien, je les ai choisis, je voulais avoir une collection. Et pourquoi pas ? Il y en a bien qui font collection de timbres-poste, de pièces de monnaie, de pipes, de vieilles horloges, de bois de cerf... pourquoi n'aurais-je pas ma passion ? Je fais collection d'échantillons d'étoffes pour robes de mariée. C'est ma passion.

VUKICA : Mais, papa, pourquoi faites-vous des reproches à tante Agnija ? Je préfère cela à la collection de chats de tante Jovanka.

SPASOJE : Je ne lui reproche rien, seulement, je ne comprends pas qu'elle n'en ait pas assez de faire les boutiques et de demander qu'on lui découpe des morceaux de chiffon.

AGNIJA : Ne parle pas ainsi Spasoje, cela a aussi son charme. J'entre dans la boutique et je me dirige vers l'employé le plus âgé : « Monsieur, je souhaiterais voir les étoffes pour robes de mariée ! ». L'employé prend un air aimable et me sert avec plaisir, pensant que je suis l'heureuse fiancée. Cela dure une bonne demi-heure. Cette demi-heure me suffit.

SPASOJE : Oui, c'est suffisant.

AGNIJA (à *Vukica*) : Mon cher enfant, te plairait-il de me montrer la lingerie et les toilettes que tu as préparées ?

VUKICA : Mais je vous les ai déjà montrées.

AGNIJA : Oui, mais je veux les voir à nouveau. (*En chuchotant.*) Pour être sincère, je ne pense pas que tu devrais mettre ce pyjama en soie blanche pour ta nuit de nocés, mais plutôt la chemisette bleu clair.

VUKICA (à son père, désespérée) : Voilà, je te l'avais dit !

SPASOJE : Quoi donc ?

VUKICA (*confuse*) : Je t'avais dit que mon fiancé ne viendrait pas. (*Regarde la montre sur son poignet.*) Il se fait déjà tard et il n'est toujours pas là.

SPASOJE : Il viendra ! Ne sois pas impatiente.

AGNIJA (*prend Vukica dans ses bras et l'accompagne dans sa chambre*) : Douce impatience ! Allons-y !

VUKICA (*en passant à côté de son père*) : Je te l'avais bien dit !

AGNIJA et VUKICA (*se retirent dans la chambre*).

VII

ĐAKOVIĆ, SPASOJE

ĐAKOVIĆ (*type robuste, vêtements négligés*) : Bonjour !
Je ne crois pas m'être trompé d'adresse ?

SPASOJE : A qui ai-je l'honneur ?

ĐAKOVIĆ : Je suis Mladen Đaković...

SPASOJE : Ah, vous êtes le journaliste ?

ĐAKOVIĆ : Non, pas journaliste, publiciste !

SPASOJE (*l'invite à s'asseoir d'un geste de la main*) : Je pensais que c'était la même chose.

ĐAKOVIĆ : Non Monsieur. Un journaliste est lié à un journal, à une rédaction, à un éditeur. Je suis libre, j'écris quand je veux, ce que je veux : brochures, annales, pamphlets, ces choses-là en général.

SPASOJE : Oui, c'est précisément ce qu'il nous faudrait pour l'affaire dont je voulais vous parler.

ĐAKOVIĆ : Je vous écoute.

SPASOJE : On dit que vous êtes capable, en cas de polémique, de prouver que le noir est en fait du blanc, et inversement...

ĐAKOVIĆ : Tout peut être remis en question ou approuvé, tout dépend du pouvoir de la logique. Et d'ailleurs, en quoi se résume la pensée des philosophes de la Grèce Antique : celle de Protagoras, d'Isocrate, d'Eschyle ? Sa finalité est la suivante : chaque « oui » comporte en soi un « non », et chaque « non » comporte en soi un « oui ». Tout dépend du pouvoir de la logique.

SPASOJE : Vous l'avez ce pouvoir de la logique, dit-on.

ĐAKOVIĆ : Oui ! La logique est mon pouvoir ! Dieu, voyez-vous, offre à chaque individu quelque chose. Par exemple, à vous, il a donné l'argent et à moi la logique. Il ne va pas tout donner à l'un et rien à l'autre. Il ne peut pas vous donner et la logique et l'argent, n'est-ce pas ? Ces deux choses ne vont pas ensemble. Il m'a donné la première chose, vous a donné la deuxième et il a dit : « Voilà, vous pouvez vous échanger vos biens ». Tu mets ta logique au service de Monsieur Spasoje, et lui va mettre à ton service son argent.

SPASOJE : Comment ça, « mettre à ton service son argent » ?

ĐAKOVIĆ : Voilà comment : je vais bien écrire ce que vous souhaitez, et vous allez bien me payer pour ce que je vais écrire, n'est-ce pas ?

SPASOJE (*hésitant*) : Euh, oui !

ĐAKOVIĆ : Bon, puisqu'en principe nous sommes d'accord, veuillez maintenant m'exposer l'affaire en détails. (*Sort un papier et un crayon et s'apprête à écrire.*)

SPASOJE : Voilà de quoi il s'agit : un homme est décédé il y a trois ans et nous l'avons enterré. J'ai personnellement assisté à ses funérailles.

ĐAKOVIĆ : Que Dieu ait pitié de son âme !

SPASOJE : Oui, mais maintenant, il faut prouver qu'il est mort.

ĐAKOVIĆ : Rien de plus simple, veuillez seulement me dire dans quel style vous souhaitez que cela soit écrit.

SPASOJE : Comment ça, dans quel style ?

ĐAKOVIĆ : Eh bien, pensez-vous à un style soutenu, par exemple : « La disparition de l'individu de la communauté des vivants provient du processus inévitable auquel sont soumis tous les phénomènes dans la nature », ou voulez-vous que je lui dise tout simplement : « Tu es mort, mon ami » ?

SPASOJE : Cela est beaucoup plus clair.

ĐAKOVIĆ : Je vais donc lui dire : « Tu es mort mon ami, et en voici une preuve : tout d'abord tu n'es pas vivant... ».

SPASOJE (*l'interrompt*) : Mais il est vivant.

ĐAKOVIĆ : Qui est vivant ?

SPASOJE : Celui qui est décédé.

ĐAKOVIĆ : Je ne vous comprends pas.

SPASOJE : Il est donc bien décédé, comme je viens de vous le dire, et nous l'avons enterré il y a trois ans, mais maintenant il prétend subitement être en vie.

ĐAKOVIĆ (*fait des signes de la tête*) : Hm ! Hm ! Hm ! C'est un cas un peu inhabituel ! J'ai déjà eu l'occasion de devoir prouver qu'un homme qui reposait depuis un an dans sa tombe

était vivant. Il fallait faire voter les morts aux élections municipales, mais ça, c'était différent. C'est une chose de prouver qu'un homme mort est vivant, mais qu'un homme vivant est mort, c'en est une autre.

SPASOJE : Je sais, mais il y a des preuves. Un certificat de décès, les funérailles, la tombe.

ĐAKOVIĆ : La tombe ? La tombe n'est pas une preuve si cet homme existe. Est-ce qu'il existe ?

SPASOJE : Il affirme exister.

ĐAKOVIĆ : Ah, c'est ça... voyez-vous, dans une situation pareille, il faut le croire.

SPASOJE : Et votre pouvoir de la logique ? Ne peut-il pas prouver, d'une manière ou d'une autre, que cet homme n'existe pas ?

ĐAKOVIĆ (*réfléchit*) : Hm, c'est un vrai problème, sauf si nous utilisons la théorie d'Einstein.

SPASOJE : Quelle théorie ?

ĐAKOVIĆ : Selon la théorie d'Einstein, tous les phénomènes de la vie ne sont que relatifs. Donc, nous pourrions affirmer que cet homme n'est que relativement vivant.

SPASOJE : Pourrions-nous le faire en se fondant sur une autre théorie ?

ĐAKOVIĆ : D'accord, passons à une autre théorie. Dites-moi ouvertement une chose : vivant, cet homme vous dérange ? Il brouille vos projets, n'est-ce pas ?

SPASOJE (*hésitant*) : Comment vous dire...

ĐAKOVIĆ : Vous en avez déjà dit assez pour que je vous comprenne. Bien sûr, c'est difficile de rendre ce que l'on a déjà hérité.

SPASOJE (*soupire lourdement*) : C'est difficile !

ĐAKOVIĆ : Très bien ! Maintenant, nous nous comprenons et je visualise clairement toute la situation. Si nous réfléchissons sérieusement à tout cela, il me semble qu'il soit prématuré d'écrire à propos de la chose. Pardon, ce n'est que mon

opinion, mais si vous le désirez, je vais écrire. Seulement, vous savez, un article va provoquer une réponse, et si toute cette affaire devient publique, vous vous retrouverez rapidement au tribunal et il me semble que vous ayez toutes les bonnes raisons d'éviter le tribunal.

SPASOJE : C'est évident, je veux éviter tribunal.

ĐAKOVIĆ : C'est pour cette raison, voyez-vous, qu'il serait préférable que vous vous occupiez de cela en évitant les médias. Croyez-moi, je n'ai aucun intérêt à vous donner ce conseil, car si j'écrivais, cela vous coûterait beaucoup plus cher. Ainsi, juste pour le conseil, je devrais me contenter de seulement mille dinars.

SPASOJE (*stupéfait*) : Comment ? Mille dinars pour n'avoir rien écrit ?

ĐAKOVIĆ : Sans compter l'honoraire pour le silence.

SPASOJE : Quel silence ?

ĐAKOVIĆ : Dites-moi, Monsieur, maintenant que je suis entré dans votre secret, qu'est-ce qui m'empêche de vous adresser un article dans le genre : « Les mort se lèvent, les vivants veulent les enterrer à nouveau » ?

SPASOJE (*ahuri*) : Vous n'allez quand même pas...?

ĐAKOVIĆ : Vous voyez ce que vaut mon silence et je ne vous demande pas plus de mille dinars pour tout cela.

SPASOJE : D'accord, d'accord, je vous les donne !

ĐAKOVIĆ : Très bien, nous nous comprenons. Je vous ai conseillé de ne pas trop en faire et de ne pas le crier sur tous les toits. Bien... mais vous ne pouvez pas rester les mains croisées, vous devez faire quelque chose...

SPASOJE : Eh oui !

ĐAKOVIĆ : Et pour cela je vais vous donner un conseil !

SPASOJE : Encore mille dinars ?

ĐAKOVIĆ : Deux ou trois ou même quatre... mais je ne veux pas vous faire du chantage, je vais me contenter de

seulement mille dinars, ce qui vous fait deux mille dinars en comptant les mille dinars de tout à l'heure.

SPASOJE (*soupire*) : Deux mille dinars ?

ĐAKOVIĆ : Oui, deux mille, mais écoutez moi tout d'abord, et vous verrez qu'ils en valent la peine. Vous, votre famille... je pense que vous êtes parent avec ce défunt vivant ?

SPASOJE : Oui.

ĐAKOVIĆ : Vous vous réunissez tous et faites passer cette personne pour folle. Elle a manifestement des ressemblances avec le défunt... se ressemblent-ils ?

SPASOJE : Comme deux gouttes d'eau !

ĐAKOVIĆ : Vous la faites donc passer pour folle et l'envoyez en observation. Vous arrangez ensuite ce qu'il faut, pour cela je n'ai pas besoin de vous apprendre comment faire, et elle sera déclarée folle. Croyez-moi, chez nous, il est plus facile de paraître fou qu'intelligent. La preuve en est, mon cher Monsieur, mon séjour de trois mois à l'asile.

SPASOJE : Vous ?

ĐAKOVIĆ : Oui. Avant les élections municipales, ils m'ont trouvé fou et après les élections, ils m'ont trouvé intelligent.

SPASOJE (*inquiet*) : Votre proposition mérite d'être prise en compte.

ĐAKOVIĆ : Cela s'entend qu'elle le mérite et vous devez vous rendre compte maintenant qu'elle n'est pas si chère que ça.

SPASOJE (*quelque chose lui revient à l'esprit*) : Ah, oui !
(*A contrecœur, sort deux mille dinars de son portefeuille et les lui tend.*)

ĐAKOVIĆ (*se lève*) : Merci Monsieur. A chaque fois que vous aurez besoin de moi, je serai à votre disposition, soit pour écrire quelque chose soit pour vous donner un conseil utile.

SPASOJE : Merci !

ĐAKOVIĆ : Je ne voudrais plus vous retenir davantage. Adieu, Monsieur !

SPASOJE : Adieu !

ĐAKOVIĆ (*s'en va.*)

VIII

AGNIJA, VUKICA, SPASOJE

AGNIJA (*sort de la chambre de Vukica*) : Du bon goût, du bon goût, du bon goût ! Tu as du bon goût pour chaque détail, je dois l'admettre.

VUKICA : Vous ne pourrez pas me dire que je ne vous ai pas tout montré, n'est-ce pas ?

AGNIJA : Ah oui, tout, tout, tout ! Je peux te dire, mon enfant, que rares sont les jeunes mariées aussi bien équipées. Et tu as tout fait toute seule. Tu n'as pas voulu m'appeler pour que je t'aide.

VUKICA : Je ne voulais pas vous déranger.

AGNIJA : Mais pourquoi, pourquoi donc, puisque tu sais bien que les préparatifs de mariage sont mon passe-temps favori ?

SPASOJE : Nous t'appellerons, il y a encore beaucoup à faire et assez de temps.

AGNIJA : Il y en a assez, bien sûr, puisque le mariage a été repoussé.

SPASOJE : Qu'as-tu à ne parler que de cela ?

VUKICA : Ne m'en parlez plus, ma tante, de ce mariage. (*S'en va à la table basse et s'y trouve une occupation.*)

SPASOJE : En effet, le mieux serait de ne plus en parler.

AGNIJA (*s'approche de Spasoje, en privé*) : Spasoje, tu sais, je ne voulais pas en parler devant la petite, mais j'ai entendu de drôles de rumeurs.

SPASOJE : Dis-moi, as-tu déjà entendu des rumeurs à ton sujet ?

AGNIJA : Oh !

SPASOJE : Si tu ne les as pas entendues, moi je les ai entendues ! Mais je ne suis jamais venu te trouver pour te dire ce que l'on raconte sur toi, donc ne me dis pas non plus ce que l'on raconte sur moi.

AGNIJA : C'est pour ton bien que je voulais le faire.

SPASOJE : Même pour mon bien, ne le fais plus.

AGNIJA : D'accord, d'accord, plus jamais ! (*S'approche de Vukica.*) Ma chérie, n'oublie pas de m'appeler quand la robe beige sera prête, je voudrais la voir.

VUKICA : Non, je n'oublierai pas.

AGNIJA (*l'embrasse, puis tend la main à Spasoje*) : Ne m'en veux pas, Spasoje ! Adieu ! (*S'en va.*)

IX

VUKICA, SPASOJE

VUKICA (*après avoir raccompagné Agnija à la porte, fatiguée, s'écroule dans le fauteuil*) : Enfin !

SPASOJE : Tu as raison, enfin !

VUKICA : Je ne peux pas la supporter, voilà tout.

SPASOJE : Ce n'est pas facile pour moi non plus, mais que faire...

VUKICA : Si tu savais tout ce qu'elle me demande, c'est horrible.

SPASOJE : Mon cœur, j'attends la visite du frère de Monsieur le ministre. Nous devons avoir une conversation confidentielle, je te prierais de nous laisser seuls lorsqu'il arrivera.

VUKICA : Cela va de soi, tu sais bien que je ne te dérange jamais dans de telles circonstances. De toute manière, j'ai quelque chose à écrire. (*Au moment où elle allait partir, la porte de derrière s'ouvre et apparaît Ljubomir. Vukica s'arrête.*)

X

LJUBOMIR, PRECEDENTS

VUKICA : Ô, quelle surprise !

SPASOJE : Heureusement que tu es arrivé ! Je ne savais plus que dire à ta fiancée pour te défendre.

LJUBOMIR (*après avoir baisé la main de Vukica et serré la main à Spasoje*) : Suis-je si fautif ?

VUKICA (*à Spasoje*) : L'as-tu entendu, papa ? Il qualifie cela de faute. (*A Ljubomir.*) Ce n'est pas une faute mais un crime. Délaisser sa fiancée comme vous le faites, d'abord l'habituer à deux ou trois visites par jour et ensuite les réduire soudainement, l'habituer aux tendres et chaleureuses conversations pour ensuite tomber dans l'étourderie professorale, vous m'excuserez mais c'est un crime.

LJUBOMIR : Pour l'amour de Dieu, père ! Pourquoi vous plaignez-vous de ne pas pouvoir me défendre alors que vous savez pourquoi les choses en sont ainsi ?

SPASOJE : Je lui ai bien dit, il s'agit de certains soucis communs, mais qui ne vont pas durer. En effet, ils ne vont pas durer. Je ne lui parle jamais de ces choses-là. A quoi bon ?

LJUBOMIR : Je ne voudrais pas rester fautif aux yeux de ma fiancée.

SPASOJE : Je vais te dire, va avec elle dans la chambre et défends-toi tout seul. Les fiancés règlent mieux ces choses-là lorsqu'ils se retrouvent entre quatre yeux.

LJUBOMIR : Oui, c'est exact ! (*Prend Vukica par la main et l'emmène dans sa chambre.*)

XI

SPASOJE, SOFIJA

SPASOJE (*sonne.*)

SOFIJA (*entre*) : Oui Monsieur ?

SPASOJE : Sofija, j'attends la visite d'un Monsieur. Quand il arrivera, vous veillerez à ce que l'on ne nous dérange pas. Dites à tout le monde que je suis absent.

SOFIJA : Entendu Monsieur ! (*S'en va mais revient de suite.*) Madame et Monsieur Novaković.

SPASOJE : Ah, oui. Qu'ils entrent !

SOFIJA (*fait entrer les Novaković et s'en va*).

XII

NOVAKOVIC, RINA, SPASOJE

NOVAKOVIĆ : Bonjour.

SPASOJE : Bonjour ! (*Lui serre la main.*) Quel honneur me vaut cette visite inattendue ?

RINA : Elle n'est nullement inattendue. J'ai promis à Mademoiselle Vukica que j'irai faire les boutiques avec elle.

SPASOJE : Certainement, elle croit beaucoup en votre bon goût, seulement...

NOVAKOVIĆ : Figurez-vous que moi aussi je dois maintenant faire les boutiques.

SPASOJE : Pourquoi ?

NOVAKOVIĆ : Ma femme n'ose plus faire un pas hors de la maison toute seule.

RINA : Je ne saurais que faire si je le rencontrais.

SPASOJE : Alors, vous serez tous deux épargnés. Puisque j'ai repoussé le mariage, tous les achats peuvent attendre... il y aura assez de temps pour tout cela. Cependant, vous êtes toujours les bienvenus, Vukica sera ravie de vous voir.

RINA : Allons donc la voir un instant. (*Elle veut partir.*)

SPASOJE : Un moment je vous prie. Je souhaiterais vous demander quelque chose. Vous m'aviez dit que vous iriez consulter un avocat ?

NOVAKOVIĆ : C'est déjà fait !

SPASOJE : Alors ?

NOVAKOVIĆ : L'avocat a confirmé qu'avec le retour du premier mari, mon mariage est effectivement nul et que ma femme doit revenir à son premier mari.

RINA : Cela serait horrible, le plus cruel des châtiments.

NOVAKOVIĆ : L'avocat affirme que la seule solution serait que le premier mari engage une procédure qui finirait par un divorce et ainsi, je pourrais me remarier avec elle. Pour être tout à fait franc, c'est la proposition que je vais lui faire.

SPASOJE : A qui ?

NOVAKOVIĆ : Au défunt.

SPASOJE : Vous allez lui demander d'engager une procédure de divorce ?

NOVAKOVIĆ : Oui. Que va-t-il faire d'une femme qui ne l'aime pas ?

RINA : Je ne survivrais pas si je devais revenir à lui.

SPASOJE : Attendez je vous prie ! Ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Pour pouvoir engager une procédure de divorce, il doit être vivant.

NOVAKOVIĆ : Mais il est vivant !

SPASOJE : Il l'est, je le sais, mais nous ne pouvons pas reconnaître cela. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifierait s'il était légalement reconnu vivant ? Cela nous entraînerait tous sur le banc des accusés, nous tous qui n'avons rien à nous reprocher, à subir le châtiment de Dieu !

RINA : Vous savez comment ça se passe, Monsieur Blagojević, quand le navire coule chacun cherche d'abord à sauver sa peau.

SPASOJE : Ah bon, c'est ainsi que vous voyez la chose ? Chacun pour soi ? Très bien, chacun pour soi alors. Seulement, n'ayez pas de regrets si vous me voyez sortir de l'eau avant vous.

NOVAKOVIĆ : Est-ce que ce sont des menaces, Monsieur Spasoje ?

SPASOJE : Pas du tout, mais voilà, vous me dites que quand le navire coule... seulement vous semblez oublier qu'avec le navire risque aussi de couler votre demi-million de dinars.

NOVAKOVIĆ (*sursaute*) : Vous ne songez tout de même pas...

SPASOJE : Bien sûr que si. Vous oubliez que, dans cette affaire, votre mariage n'est pas la chose la plus importante.

NOVAKOVIĆ : Je ne l'oublie pas, seulement...

SPASOJE : Si vous ne l'oubliez pas, soyez donc patients. Moi, par exemple, j'ai rendez-vous aujourd'hui avec un Monsieur très habile. Je compte beaucoup sur son aide.

NOVAKOVIĆ : Il est évident que nous serons patients.

SPASOJE : Allez simplement retrouver Vukica dans sa chambre, amusez-vous, son fiancé y est aussi, et laissez-moi m'occuper de tous ces problèmes, les vôtres y compris. Allez-y. (*A Rina, en la raccompagnant.*) Pour l'amour de Dieu, Madame Rina, essayez aussi de calmer Vukica, elle est très nerveuse parce que nous avons dû repousser ce mariage.

RINA : Oui, certainement.

RINA et NOVAKOVIĆ (*s'en vont dans la chambre de Vukica.*)

XIII

SOFIJA, SPASOJE

SOFIJA (*vient de l'extérieur*) : Un Monsieur vous demande.

SPASOJE : Ne s'est-il pas présenté ?

SOFIJA : Je pense qu'il s'agit du Monsieur que vous attendez.

SPASOJE : Oui, certainement ! Faites-le entrer de suite !

SOFIJA (*s'en va.*)

XIV
PAVLE MARIĆ, SPASOJE

SPASOJE (*désagréablement surpris quand il aperçoit Marić entrer*) : Vous ? Qu'est-ce qui vous amène ?

PAVLE : Mon apparition provoque-t-elle encore de tels étonnements ?

SPASOJE (*un peu confus*) : Je ne vous attendais pas.

PAVLE : J'ai ressenti le besoin de m'entretenir avec vous une fois de plus, et ce entre quatre yeux, avant de prendre les mesures qui s'imposent.

SPASOJE : Je ne vois pas de quoi nous pourrions bien parler.

PAVLE : Si vous trouvez que cette conversation vous est inutile, elle l'est encore plus pour moi. Je voulais juste éviter un scandale médiatique.

SPASOJE : Si vous vouliez éviter un scandale médiatique, pourquoi êtes-vous revenu ? Pourquoi n'êtes-vous pas resté là où vous étiez ?

PAVLE : C'était mon intention. J'ai cru bon de m'occuper un peu de ma propriété et de quelques autres affaires, puis repartir.

SPASOJE : Vous n'avez pas à vous occuper de votre propriété, puisqu'on s'en est déjà occupé.

PAVLE : Oui, vous vous en êtes bien occupé, je vous l'accorde, mais il est nécessaire que je m'en occupe aussi de mon côté.

SPASOJE : Dites-moi, puisque nous sommes là, entre quatre yeux, accepteriez-vous que nous nous parlions ouvertement, entre amis, je veux dire sincèrement, face à face ?

PAVLE : Pourquoi pas ?

SPASOJE : Alors, installez-vous je vous prie. (*Lui offre une cigarette.*)

PAVLE (*s'assoit dans un fauteuil et l'observe*) : C'est le fauteuil de mon bureau.

SPASOJE : Vous n'allez quand même pas dire que les cigarettes sont aussi à vous ? (*Après en avoir aussi allumé une, s'assoit.*) Voudriez-vous me dévoiler sincèrement vos intentions ? Je veux dire par là : que pensez-vous faire et qu'allez-vous entreprendre ?

PAVLE : Pourquoi pas, je vais vous le dire. Dans mes intentions, il n'y a rien à cacher. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne Monsieur Milan Novaković qui m'a pris ma femme et cette dernière qui m'a profondément blessé...

SPASOJE : Vous allez demander le divorce, je sais.

PAVLE : Non, je ne vais pas demander le divorce, cette question restera toujours ouverte. Je vais les laisser vivre dans un mariage qui n'a pas de base légale.

SPASOJE : Vous allez les laisser éternellement dans la crainte pour leur heureux mariage.

PAVLE : Ils sont heureux, n'est-ce pas ?

SPASOJE : C'est ce qu'ils disent.

PAVLE : Pourquoi irais-je alors gâcher tout cela ?

SPASOJE : Et celui avec les dix mille dinars ?

PAVLE : Ce n'est qu'un détail que je réglerai en dernier.

SPASOJE : C'est vrai, vous avez raison, après tout c'est moi qu'il a lésé et non pas vous.

PAVLE : Vous ? Comment ça ?

SPASOJE : Après votre mort, le tribunal a constitué un ensemble de vos biens, tous les débiteurs ont été convoqués afin d'ajouter leur dû à cet ensemble. S'il avait rendu la somme qu'il devait, elle m'aurait appartenu puisque j'étais l'héritier de l'ensemble de vos biens.

PAVLE : Je vous le laisse alors, et vous n'aurez qu'à le poursuivre. Il n'est pas juste que vous soyez tant lésé.

SPASOJE : Bien, et... (*N'arrive pas à formuler sa question.*) comment... que voulais-je dire déjà ? Et comment allez-vous vous comporter envers moi ?

PAVLE : Cette affaire est des plus claires et des plus simples. Vous avez hérité de moi parce que le tribunal était dans l'erreur de croire que j'étais mort, et puisque je suis vivant, votre héritage est nul. Vous allez quitter cette maison et me la rendre ainsi que mes autres propriétés.

SPASOJE : Ben voyons !

PAVLE : Evidemment, il en sera ainsi si nous trouvons un terrain d'entente, sinon j'emploierai d'autres moyens. Je vous poursuivrai en justice comme faux héritier. Mon avocat rassemble déjà les informations à propos de faux certificats et faux témoins dont vous vous êtes servi devant le tribunal afin de prouver que vous étiez mon proche parent, même si, et vous le savez parfaitement bien, nous sommes parents seulement parce que votre mère était la femme d'un certain cousin de ma mère. Dans ce cas, l'affaire prendra une autre tournure.

SPASOJE (*inquiet, réfléchit*) : Hm ! Hm ! Hm ! C'est donc ainsi que vous allez procéder ?

PAVLE : Oh que oui !

SPASOJE : Mais, ce que vous avez l'intention de faire serait, Monsieur, tout au moins un crime. Savez-vous que je suis un citoyen respecté et réputé, que je suis...

PAVLE (*l'interrompt*) : Pardon, je ne vais pas vous prendre votre réputation, mais seulement la propriété, je vous laisse votre réputation.

SPASOJE : Nom de Dieu, est-ce que tous les défunts sont aussi naïfs ou êtes-vous une exception ? Qu'est-ce que la réputation sans la propriété ? Si vous me prenez la propriété vous me prenez aussi la réputation.

PAVLE : Oui, je me souviens qu'avant de vous être approprié cet héritage vous n'étiez rien du tout.

SPASOJE : Bien sûr que je n'étais rien du tout.

PAVLE : Oui, oui, je m'en souviens.

SPASOJE : Maintenant, vous devez comprendre pourquoi je ne peux pas être d'accord avec vous et pourquoi je ne peux pas reconnaître que vous soye^z vivant.

PAVLE : Je comprends, oui, je comprends bien, mais que voulez-vous, il est difficile de trouver une solution qui vous serait favorable.

SPASOJE : J'en ai une, et si vous étiez d'abord venu me trouver, toute l'affaire aurait été résolue de suite, à l'instant même.

PAVLE : Je suis curieux de l'entendre.

SPASOJE : Nous avons dit que nous allions parler ouvertement. Je vais donc vous dire : j'ai un très bon plan selon lequel ni vous ni moi ne risquons d'être lésés.

PAVLE : Je suis tout ouïe !

SPASOJE : Avant tout, vous allez divorcer de votre ex-femme. Nous tous allons vous aider, je vais vous fournir assez d'éléments pour trois procédures de divorce.

PAVLE : Et ensuite ?

SPASOJE : Ensuite, débarrassé de votre premier mariage, vous allez demander la main de ma fille et je vais vous la donner. Pourquoi me regardez-vous de cet air étonné ? Vous allez demander la main de ma fille, je vais vous la donner, et en guise de dot, je vous restituerai toute la propriété qui jadis était la vôtre.

PAVLE : Intéressante suggestion. De cette manière, je deviendrais mon propre beau-frère.

SPASOJE : De cette manière, la propriété serait conservée ainsi que nos réputations respectives.

PAVLE : Et dans ce cas, vous reconnaîtriez que je suis vivant ?

SPASOJE : Oui, seulement dans ce cas précis.

PAVLE : Cependant, une chose m'échappe : vous me donnez la main de votre fille qui est déjà fiancée ?

SPASOJE : C'est justement là que vous voyez l'importance de mon sacrifice. Imaginez un instant : avoir pour gendre un

professeur d'Université, un scientifique renommé, un important écrivain, et sacrifier tout cela, vous admettez que ce n'est pas négligeable.

PAVLE : Je pense que le sacrifice est encore plus important, car ces deux jeunes personnes sont liées par l'amour et vous détruiriez également cela.

SPASOJE : Oui, cela aussi !

PAVLE : Car si vous perdiez la propriété que vous avez promise comme dot à votre futur gendre, il resterait sans nul doute, fidèle aux fiançailles avec votre fille ?

SPASOJE (*un peu confus*) : Oui... certainement, car c'est un très honnête homme, croyez-moi, il est d'une rare intégrité.

PAVLE : Je vous crois ! Et si cette « rare intégrité » perdait son statut de professeur d'Université ainsi que sa réputation de scientifique, votre fille, resterait certainement fidèle à ses fiançailles ?

SPASOJE : Cela serait remis en question.

PAVLE : Alors, vous êtes vraiment dans une situation difficile car c'est exactement ce qui pourrait vous arriver.

SPASOJE : Que pourrait-il m'arriver ?

PAVLE : De perdre votre gendre, non pas parce qu'il partirait mais parce que Mademoiselle votre fille le quitterait.

SPASOJE : Je ne vous comprends pas.

PAVLE : Votre gendre, ne vous a-t-il jamais parlé du crime qu'il a commis envers moi ?

SPASOJE : Pas un mot ! Mais quel crime ? De quel crime parlez-vous ?

PAVLE : Je ne saurais autrement qualifier son geste.

SPASOJE : Est-elle importante, la somme qu'il vous doit ?

PAVLE : Plus importante que l'on pourrait l'imaginer.

SPASOJE : Mon Dieu, qu'a-t-il bien pu faire de tout cet argent ?

PAVLE : Il ne s'agit pas d'argent, il s'agit d'une œuvre qui ne peut être exprimée en argent.

SPASOJE : Je ne comprends pas.

PAVLE : Votre gendre aurait dû vous mettre au courant car à l'heure qu'il est, vous devez prendre connaissance de la difficile situation dans laquelle vous vous trouvez.

SPASOJE : Ma situation ? Pourquoi ?

PAVLE : Vous verrez pourquoi. Votre gendre fut autrefois mon jeune ami. Je l'ai tiré des salles de classe pour lui faire connaître la vie. Il a obtenu ma bienveillance ainsi que ma confiance. Avant de partir en voyage, j'ai confié à ce jeune homme un important manuscrit de mon travail scientifique sur lequel je pâlisais depuis sept années entières. Dès qu'il s'est assuré de mon décès et après s'être éventuellement rendu à la procession, il est rentré satisfait des funérailles et a publié mon œuvre à son nom.

SPASOJE (*titube d'étonnement*) : Comment... cette œuvre-là ?

PAVLE : Oui, cette œuvre, grâce à laquelle il a obtenu son titre de professeur d'Université, grâce à laquelle il est devenu un scientifique, grâce à laquelle vous l'avez choisi comme directeur de votre « Illyrie », grâce à laquelle vous l'avez choisi comme gendre et lui avez donné une telle dot.

SPASOJE (*pousse un soupire de détresse et s'effondre dans le fauteuil en se tenant la tête entre les mains. Après une pause, il lève la tête et demande à voix basse, l'air incertain*) : Pouvez-vous prouver qu'il en est ainsi ?

PAVLE : Cela s'entend !

SPASOJE (*se ressaisit et se lève*) : Vous êtes donc déterminé ?

PAVLE : Je suis déterminé, je suis dans le droit chemin.

SPASOJE (*réfléchit un instant, s'encourage et se lève*) : Savez-vous que, même si vous êtes dans le droit chemin, vous pouvez rencontrer des obstacles ?

PAVLE : Au tribunal, ces obstacles tomberont.

SPASOJE : Le croyez-vous ? (*Il marche tout agité, il voudrait dire quelque chose, mais ne sait pas quoi.*) Je ne sais vraiment pas quoi vous dire.

PAVLE : Je pense qu'il n'y a plus rien à dire. Nous sommes suffisamment informés tout deux !

SPASOJE : Oui, je suis informé, je ne peux pas dire le contraire...

PAVLE : Alors, je présume qu'il n'est guère nécessaire de poursuivre cette conversation. De toute manière, je vous ai déjà assez retenu. Adieu, cher cousin !

SPASOJE (*à peine audible*) : Adieu !

PAVLE (*s'en va.*)

XV

LJUBOMIR, SPASOJE

SPASOJE (*le regarde partir et semble ne pas savoir que faire, ni par où commencer. Il s'approche enfin de la chambre de Vukica et crie*) : Ljubomir ! Ljubomir !

LJUBOMIR (*arrive.*)

SPASOJE : Marić était ici, il vient juste de partir.

LJUBOMIR : Que voulait-il ?

SPASOJE : Il m'a appris de curieuses nouvelles, très curieuses.

LJUBOMIR : Quelque chose d'intéressant de l'au-delà, je suppose ?

SPASOJE : Pas de l'au-delà, mais de ce monde. Il affirme que tu as volé ta réputation et ton titre de scientifique.

LJUBOMIR : Je ne comprends pas comment j'aurais pu voler une réputation et un titre, ce n'est pas comme une boîte à cigarettes ou bien un parapluie.

SPASOJE : C'est vrai, mais il avance et affirme qu'il a la preuve de t'avoir confié son manuscrit et qu'après son enterrement, tu as publié son œuvre à ton nom.

LJUBOMIR (*cynique*) : Qu'aurais-je dû faire ? Enterrer l'œuvre en même temps que lui ?

SPASOJE : Tu ne nies donc pas ? Tu avoues ?

LJUBOMIR : Vous pensez sans doute que c'est un crime ? Croyez-moi que non, la vie est ainsi faite, on prend ce que l'on peut d'un mort. On lui dérobe sa femme, son œuvre ou encore sa maison et toute sa propriété. Ce que l'on peut !

SPASOJE (*se mord les lèvres*) : Mais... tout de même, il y a une différence. Grâce à cette spoliation, tu es devenu professeur d'Université et c'est grâce à ton titre de professeur que tu as obtenu la main de ma fille et une énorme dot...

LJUBOMIR : C'est du pareil au même, il n'y a aucune différence. C'est grâce aux propriétés que vous lui avez dérobées que vous êtes devenu un homme riche, et c'est parce que vous êtes riche que vous avez cherché et trouvé un gendre, professeur d'Université. Croyez-moi, c'est du pareil au même.

SPASOJE : Tu parles de façon si insolente que tu en oublies entièrement le respect que tu dois au père de ta fiancée.

LJUBOMIR : Mais non, père, je n'oublie jamais le respect que je vous dois, seulement je pense que nous sommes tout simplement en entretien d'affaires.

SPASOJE : Oui, c'en est un, bien sûr. (*Quelque chose lui revient à l'esprit.*) Et l'« Illyrie » ?

LJUBOMIR : Quoi l'« Illyrie » ?

SPASOJE : Tu en es le directeur... Cette entreprise est d'une importance mondiale... s'ils te retirent ton titre, si tu perds ta réputation de scientifique...?

LJUBOMIR : Ce serait plus grave pour l'entreprise si vous perdiez les propriétés que vous avez hypothéquées auprès de l'État.

SPASOJE (*effondré*) : Oui, c'est vrai ! (*Soupire.*) C'est exact ! (*Se tait, baisse la tête.*)

LJUBOMIR (*après une courte pause*) : Avez-vous autre chose à me dire ?

SPASOJE : Rien d'autre !

LJUBOMIR : Si toutefois vous avez besoin de moi, je serai là, auprès de ma fiancée. (*S'en va.*)

XVI

SPASOJE, SOFIJA

SPASOJE (*effondré dans le fauteuil, perdu dans ses pensées.*)

SOFIJA (*arrive*) : Un Monsieur vous demande.

SPASOJE (*sursaute et son visage s'illumine d'espoir*) : Ah, c'est lui ! (*Impatient.*) Qu'il entre, fais-le venir tout de suite, qu'il entre.

SOFIJA (*s'en va et laisse passer Monsieur Đurić.*)

XVII

ĐURIĆ, SPASOJE

ĐURIĆ : Bonjour !

SPASOJE (*tout béat*) : Bonjour Monsieur Đurić ! Vous arrivez vraiment au bon moment, très bon moment ! Asseyez-vous, je vous en prie !

ĐURIĆ (*en s'asseyant*) : Je suis curieux, avez-vous trouvé un arrangement ?

SPASOJE : Non. Il est impossible de trouver un terrain d'entente avec cet homme-là.

DJURIĆ : Vous lui avez parlé ?

SPASOJE : Oui, il est venu ici, il était vraiment bien tombé. Nous avons causé longuement et très sincèrement.

ĐURIĆ : Que vous a-t-il dit ?

SPASOJE : Non seulement il n'accepte aucun arrangement, mais il élargit le champ de ses intentions menaçantes.

ĐURIC : Il vous menace ?

SPASOJE : Ses menaces de me déposséder de mes biens sont déjà connues, mais maintenant il menace aussi mon gendre.

ĐURIC : De quoi le menace-t-il ?

SPASOJE : Vous n'allez pas le croire. Il dit qu'il va le détruire, le déchoir de son titre de professeur d'Université. Il veut le faire passer pour un imposteur. Voyez-vous, cet homme affirme être l'auteur de cette œuvre scientifique et que mon gendre l'aurait fait publier à son nom.

ĐURIC : C'est une sérieuse accusation et dans le pire des moments. L'affaire « Illyrie » se trouve actuellement à l'ordre du jour au Conseil des ministres. Il peut nous accorder la concession à tout moment et une concession représente des millions... des millions !

SPASOJE (*enthousiaste*) : Des millions !

ĐURIC : Dans un tel moment, quand ces millions sont à portée de main...

SPASOJE (*continue*) : ... arrive un malfrat pour me dérober mes propriétés qui servent de garantie, détruire un gendre, pas seulement un gendre mais un directeur d'entreprise.

ĐURIC : Cette affaire mérite une sérieuse réflexion.

SPASOJE : Réfléchissez aussi pour moi, je ne suis plus en état de réfléchir, croyez-moi.

ĐURIC : Voyez-vous, toute cette affaire ne doit pas être prise d'un côté personnel stricto sensu comme vous le faites. L'affaire mérite d'être observée d'un point de vue plus large, presque étatique. Ne voyez-vous pas dans tout ce phénomène un certain système, un système aux tendances destructrices ? Cet homme s'est caché, je ne sais où, dans un mystérieux coin de l'Europe, dans une usine comme il le dit, mais moi je dirais plutôt dans une organisation destructrice internationale. Qui sait ce qu'il a pu y apprendre ? Qui sait quelle sorte d'idées ont pu lui faire perdre la raison ? Ne voyez-vous donc pas ce à quoi il s'attaque ? A tout ce

qui est saint. Ne voyez-vous pas qu'il menace de détruire précisément tout ce que notre société a pour fondements ? Regardez, je vous prie, dans l'ordre, à quoi il s'attaque. Il veut détruire le mariage de cet homme...

SPASOJE : Un heureux mariage !

ĐURIC : Et le mariage est, mon cher Monsieur, l'un des principaux fondements de la société. Ensuite : il veut dérober une propriété, une propriété privée !

SPASOJE : La mienne de surcroît !

ĐURIC : Enfin, il veut rabaisser, détruire, piétiner une autorité. Dans sa rage destructrice, il veut faire chuter un scientifique.

SPASOJE : Seigneur, ce n'est que maintenant que j'ouvre les yeux, que je vois clairement les vraies intentions de cet homme !

ĐURIC : Oui, oui, Monsieur, c'est ainsi qu'il faut voir cette affaire. Et en la voyant ainsi, il paraît clair que ce phénomène contient en soi un danger de grande envergure.

SPASOJE : Un danger, cela va de soi que c'est un danger !

ĐURIC : Et l'inquiétude qui vous ronge en ce moment ne peut et ne doit pas rester uniquement la vôtre. C'est l'inquiétude de toute la société, celle de l'État lui-même, si vous préférez.

SPASOJE : Bien sûr je préfère ! Que l'Etat s'en inquiète.

ĐURIC (*pause, il réfléchit*) : Maintenant, dites-moi, est-ce que la loi, dans de telles situations, devrait avoir son mot à dire ? Sera-t-elle capable de démasquer ce danger de grande envergure qui se cache derrière les intentions destructrices vêtues de formes légales ?

SPASOJE : Non !

ĐURIC : Que fera la loi ? Voilà ce qu'elle fera : « Cette poutre est à moi et je demande qu'elle me soit rendue ». La loi telle qu'elle est, n'a pas de choix et dit : « La poutre est à toi, prends-la ! ». Mais que va-t-il se passer si sur cette poutre repose une maison ? Est-ce que l'on doit démolir toute la maison pour

que tu puisses récupérer une malheureuse poutre ? Qu'est-ce qui est plus grand, qu'est-ce qui est plus important, je vous le demande : la maison ou la poutre ?

SPASOJE : La maison !

ĐURIC : Exactement ! Maintenant, imaginez l'« Illyrie » comme une maison, car c'est une organisation qui repose sur d'importants fondements. Quelqu'un arrive et dit : « Rendez-moi ma poutre ». Oui, la poutre, mais si nous la retirons, toute l'« Illyrie » s'effondre.

SPASOJE : C'est horrible !

ĐURIC : Si seulement... puis-je utiliser votre téléphone ?

SPASOJE : Il est juste à côté de vous.

ĐURIC (*se dirige vers le téléphone et cherche le numéro*) : Allô, allô... c'est bien Monsieur le chef du cabinet ? C'est bien vous Monsieur Marković ? C'est Đuric. Alors ? (*Après avoir appris la nouvelle, son visage s'illumine de bonheur.*) Merci, merci beaucoup. (*Raccroche le combiné et se dirige bras ouverts vers Spasoje en s'exclamant*) « Illyrie » ! « Illyrie » ! (*Le serre fort dans ses bras.*)

SPASOJE : Oui ?

ĐURIC : Oui !

SPASOJE : C'est fait ?

ĐURIC : Oui !

SPASOJE (*se jette sans ses bras*) : « Illyrie » ! Des millions ! (*Sursaute tout à coup.*) Et la poutre ?

ĐURIC : Quelle poutre ?

SPASOJE : Celle qui ferait chuter toute la maison si on la retirait ?

ĐURIC : Ne vous inquiétez pas, maintenant nous avons une longueur d'avance. Nous allons y arriver, venez me voir dès cet après-midi ! Je dois juste me rendre au Ministère, je veux voir de mes propres yeux les signatures ministérielles. Venez me voir dès cet après-midi, je trouverai quelque chose d'ici là, je crois déjà avoir un plan. Ne vous inquiétez pas ! Adieu ! (*S'en va.*)

SPASOJE : Adieu ! (*Le raccompagne jusqu'à la porte.*)

XVIII

SPASOJE, RINA, NOVAKOVIĆ, LJUBOMIR, VUKICA

SPASOJE (*revient, se frotte les mains avec satisfaction, en murmurant*) : « Illyrie » ! « Illyrie » ! (*Se dirige vers la porte de Vukica.*) Les enfants, Messieurs, venez, venez !

TOUS (*arrivent*) : Qu'y a-t-il ?

SPASOJE (*enjoué*) : « Illyrie » ! « Illyrie » ! « Illyrie » !

XIX

ANTA, PRECEDENTS

ANTA (*entre essoufflé*) : Bonjour ! Mesdames, Messieurs, importante nouvelle. Quelqu'un d'entre vous serait-il cardiaque ? (*Se hâte vers la porte de derrière, s'adresse à Sofija.*) Cinq verres d'eau ! La chose est agréable, agréable, mais je dois, par précaution, vous l'annoncer en douceur...

SPASOJE : Vous voulez sans doute nous annoncer que la concession pour l'« Illyrie » vient d'être obtenue ?

ANTA (*déçu*) : Vous êtes déjà au courant ? (*Va vers la porte de derrière.*) Sofija, plus besoin d'eau !

SPASOJE : Oui, Mesdames et Messieurs, des millions viennent d'être obtenus, autrement dit, la concession vient d'être obtenue. Venez, venez tous dans mes bras...

ANTA (*se précipite vers lui.*)

SPASOJE (*le repousse*) : Mais non, pas toi, les actionnaires dans mes bras, mes frères et sœurs, les actionnaires. (*Il les prend tous autant qu'il le peut dans ses bras en s'exclamant*) « Illyrie » ! « Illyrie » !

RIDEAU

ACTE TROISIEME

Chambre de travail de Spasoje.

I

SPASOJE, SOFIJA

SPASOJE (*se tient debout près de son bureau en ouvrant le courrier.*)

SOFIJA (*apporte une lettre.*)

SPASOJE (*en la prenant*) : De la part de qui ?

SOFIJA : Je ne sais pas, un garçon l'a apporté.

SPASOJE (*ouvre la lettre, la lit à voix basse et prend un air mécontent. La relit et grogne*) : Evidemment ! Je le savais ! Bien sûr que je le savais ! (*A Sofija.*) Ce garçon est-il ici ?

SOFIJA : Oui, il attend la réponse.

SPASOJE : Bien sûr, il attend la réponse et s'il attend la réponse, cela veut dire que je dois répondre, n'est-ce pas ?

SOFIJA : Je ne sais pas Monsieur.

SPASOJE : Qui d'autre que moi ? Je dois répondre, je peux protester autant que je le désire, mais je dois répondre. (*Il sort de son portefeuille cinq billets de cent, les compte puis les met dans une enveloppe qu'il colle.*) Tiens, donne-lui ma réponse puisque je dois répondre.

SOFIJA (*prend la lettre et part, mais s'arrête à la porte*) : Un Monsieur vous demande !

SPASOJE : Qui est-ce ?

SOFIJA : Je ne sais pas, je ne le connais pas.

SPASOJE : Qu'il entre !

SOFIJA (*se retire et laisse passer Mile*).

II SPASOJE, MILE

MILE (*avec un porte-document en cuir sous le bras, s'incline et lui tend une lettre*).

SPASOJE (*en ouvrant la lettre*) : Encore une lettre ? Oh mon Dieu, que de lettres depuis ce matin ! (*Lit la signature.*) Ah, celle-ci vient de Madame Rina !

MILE : Oui, c'est Madame qui m'envoie.

SPASOJE (*lit la lettre*) : Vraiment ? C'est un plaisir, je vous en prie, je vous en prie, asseyez-vous jeune homme.

MILE (*s'assoit*).

SPASOJE : Vous êtes scribe chez l'avocat Petrović d'après ce que Madame m'écrit.

MILE : Oui !

SPASOJE : C'est l'avocat qu'un certain Pavle Marić a engagé pour le représenter en justice, n'est-ce pas ?

MILE : Oui, pour une procédure pénale contre vous.

SPASOJE (*sursaute*) : Contre moi ? Comment ça contre moi ? Pourquoi contre moi ? Vous suivez l'affaire de près si je ne m'abuse ?

MILE : Oui, j'y travaille.

SPASOJE (*agité*) : Que faites-vous ? Comment le faites-vous ? Dites-moi, je vous prie, de quoi il s'agit. Vous dites qu'il veut porter plainte ? Bon, qu'il le fasse, mais pourquoi contre moi ? Dites-le moi, pourquoi précisément contre moi ?

MILE : Pas seulement contre vous, il y a quatre plaintes.

SPASOJE (*lui offre une cigarette*) : Quatre plaintes ?

MILE : Il porte plainte contre vous parce que vous avez fourni de faux documents au tribunal pour vous accaparer ses propriétés. Il demande la restitution de ses biens et engage une procédure pénale.

SPASOJE : Tiens donc ! Pénale ? Et les trois autres ?

MILE : Une contre Monsieur Milan Novaković pour adultère et mise en danger du mariage.

SPASOJE : C'est bien ce que je pensais, et la troisième ?

MILE : La troisième est contre Monsieur le professeur d'Université Ljubomir Protić pour vol de manuscrit et la publication de ce dernier à son nom !

SPASOJE : Il est vraiment acharné ! Et la quatrième plainte ?

MILE : Contre un certain Anta Milosavljević pour parjure.

SPASOJE : Tiens donc, il ne l'a pas oublié non plus. Et vous... euh, que voulais-je dire déjà, les plaintes, elles sont vraiment sérieuses ?

MILE : Je peux vous dire qu'en regardant les dossiers, mon patron s'est écrié : « Je vais leur tordre le cou comme à des poulets ! ».

SPASOJE : A qui va-t-il tordre le cou comme à des poulets ?

MILE : A vous !

SPASOJE : Il n'a pas trouvé d'autre cou à tordre que le mien ? Pourquoi, je vous prie, veut-il tordre le mien ?

MILE : Il voulait dire au sens figuré.

SPASOJE : Je n'aime pas ces choses-là, même pas au sens figuré. Et dites-moi, a-t-il déjà porté plainte ?

MILE : Non, pas encore, il y travaille et je devrai ensuite les recopier.

SPASOJE : Très bien ! Très bien ! C'est donc vous qui allez les recopier ! Et vous pouvez, comment dire, prendre votre temps pendant ce recopiage, n'est-ce pas ? Il nous serait utile que cela traîne un peu.

MILE : Oui, j'ai déjà donné ma parole à Madame Rina que j'allais traîner un peu.

SPASOJE : Très bien ! Très bien ! Croyez-moi jeune homme, nous vous serons très reconnaissants et trouverons un moyen ou un autre de vous rendre la pareille.

MILE : La meilleure façon de le faire, et j'en ai déjà parlé à Madame Rina, serait de m'offrir, disons, un emploi au sein de votre société, l'« Illyrie ». Vous aurez sans doute besoin d'employés ?

SPASOJE : Certainement ! Et quelles qualifications avez-vous ?

MILE : Oui... comment vous dire... j'ai un baccalauréat inachevé, une école de commerce inachevée, une école supérieure de technicien inachevée, la faculté de droit inachevée...

SPASOJE : Bref, vous êtes de nature inachevée. De toute manière, vous n'en avez pas besoin, votre meilleure qualification est votre connaissance de Madame Rina.

MILE : Vous savez, nous nous sommes rencontrés par hasard.

SPASOJE : Oui, par hasard, c'est bien ce que je pensais. C'est donc avec plaisir que je vous promets un emploi, bien sûr quand la société aura commencé son travail. Cela ne sera pas pour tout de suite, mais dès qu'elle commencera...

MILE : Et jusque-là ?

SPASOJE : Jusque-là ? Patience !

MILE : Oui certainement, seulement, vous savez, j'ai un salaire si modeste chez Monsieur l'avocat et la vie est si chère.

SPASOJE : Ah oui... je comprends maintenant. Vous voudriez sans doute être récompensé pour le service que vous allez nous rendre ?

MILE : Mon Dieu non, ça jamais. Je fais cela par pur respect et affection pour Madame Rina. Ce serait autre chose si vous me proposiez un petit prêt, oui, je l'accepterais sans protester, mais une récompense serait une insulte.

SPASOJE : Quelle somme représente cette insulte ?

MILE : Ce prêt, vous voulez dire ?

SPASOJE : Oui, c'est ça.

MILE : Je n'ai jamais pour habitude de demander plus qu'il ne m'en faut. Pour le moment, j'aurais besoin, disons, de

cinq cents dinars.

SPASOJE (*à contrecœur, sort l'argent de sa poche*) : Pas un sou de plus, et puis je n'aurais pas pu vous en donner davantage, de toute manière. (*Lui tend l'argent.*)

MILE (*en le prenant*) : Pardonnez-moi, je vous prie, mais Madame Rina ne doit pas le savoir.

SPASOJE : Cela s'entend. Je ne dois pas savoir ce que Madame Rina et vous-même savez et Madame Rina ne doit pas savoir ce que nous deux savons. En algèbre, cela s'appelle la règle de trois.

MILE (*sourit*) : Oui, oui ! Je vais donc régulièrement vous informer du déroulement de la chose chez Monsieur l'avocat. (*Part.*)

SPASOJE (*en le raccompagnant*) : Et prendre votre temps, traînez autant que vous le pouvez.

MILE : Je suis votre humble serviteur ! (*S'en va.*)

III

ANTA, SPASOJE

SPASOJE (*relit la lettre de Rina et sourit.*)

ANTA (*arrive sur le seuil de la porte*) : Me voilà !

SPASOJE : Alors, as-tu trouvé ?

ANTA : Bien sûr que j'ai trouvé !

SPASOJE : Est-ce comme je te l'ai demandé ?

ANTA (*lui donne une petite enveloppe*) : Regarde !

SPASOJE (*sort de la petite enveloppe une photographie*) : En effet, très bien ! Où l'as-tu trouvé nom de Dieu ?

ANTA : Ne m'en parle pas, ce n'était pas une partie de plaisir. J'ai fait le tour de tous les photographes, ceux qui font des photographies pour passeports, j'ai fouillé, fouillé des boîtes entières de photographies et voilà, j'ai fini par trouver.

SPASOJE : Très bien !

ANTA (*en s'asseyant*) : Je me suis demandé... bon sang, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de photos de lui dans une si grande maison ?

SPASOJE : Il y en a, mais j'avais besoin du format passeport.

ANTA : Et j'ai aussi regardé, en passant, les locaux pour les bureaux de l'« Illyrie ». J'en ai trouvé deux ou trois, mais seulement des deux pièces.

SPASOJE : Ce n'est pas assez grand. Il nous faut trois ou quatre pièces rien que pour les employés.

ANTA : Vous aurez beaucoup d'employés ?

SPASOJE : Ah, il y aura énormément de travail.

ANTA : N'y aurait-il pas du travail pour moi ?

SPASOJE : Tu n'as pas d'argent, mon ami, or pour ce travail il faut de l'argent. Par exemple, si tu n'avais pas à rembourser les dix mille dinars, tu aurais pu acheter des actions grâce à cet argent...

ANTA : Je ne suis pas obligé d'être actionnaire.

SPASOJE : Quoi alors ?

ANTA : Juste un employé. Je suis le seul retraité sans travail dans ce pays et tu ne peux pas vraiment dire que je suis incompetent.

SPASOJE : Tu es compétent, je ne dis pas le contraire, tu es dévoué, mais pour être honnête avec toi, ce serait un peu gênant que tu sois employé d'une entreprise comme celle-ci.

ANTA : Pourquoi ?

SPASOJE : Ben... à cause de tu-sais-quoi.

ANTA : De quoi ?

SPASOJE : A cause du parjure.

ANTA : Ah oui, c'est vrai, je te l'accorde. Toi et moi ne sommes pas faits pour de telles sociétés.

SPASOJE : C'est de toi que je parlais, pas de moi.

ANTA : Je pensais que tu parlais de toi aussi à cause de, tu sais, ces faux témoins et ces attestations falsifiées.

SPASOJE (*s'emporte*) : Je t'ai déjà dit une bonne fois pour toutes de ne plus mentionner cette chose-là.

ANTA : Pourquoi tu mentionnes mon cas alors ?

SPASOJE : Ce sont deux choses différentes. Tu as parjuré, et alors ? Qui es-tu aujourd'hui ? Personne. Qu'as-tu accompli ? Rien. Tu as tout juste assez d'argent en poche pour prendre le tramway et cela représente tout ton capital. Ce serait autre chose si tu avais transformé les dix mille que tu m'as pris en cent mille, puis cent mille en deux cent mille et deux cent en quatre cent mille et ainsi de suite ! Là, ce serait différent, j'aurais tiré mon chapeau et je n'aurais jamais mentionné le parjure. Qu'est-ce qu'un parjure, si tu as entre les mains un capital de huit cent mille dinars ? Le monde entier ne peut que tirer son chapeau et personne ne pense alors au parjure.

ANTA : C'est vrai, toi, tout le monde te félicite.

SPASOJE : Et comment ! C'est la différence entre nous deux.

ANTA : Oui, tu as raison, mais je pense que vous aurez aussi besoin des gens comme moi au sein de l'entreprise.

SPASOJE : Il se peut que nous en ayons besoin, mais comment dire, tu n'as pas la main heureuse mon ami, voilà tout, tu n'as pas la main heureuse.

ANTA : Pourquoi dis-tu cela ?

SPASOJE : C'est bien toi qui me l'as trouvé, ce publiciste !

ANTA : Et alors ?

SPASOJE : Il m'a pris deux mille dinars avant-hier et regarde ce qu'il m'écrit aujourd'hui. (*Sort la lettre de sa poche.*) Ecoute ce qu'il m'a envoyé ce matin (*lit.*) : « Cher Monsieur, j'ai appris de source sûre que dans quelques jours toute la presse allait écrire abondamment à propos de votre affaire. Les informations viennent justement de celui qui, selon vos dires, n'est pas vivant. Si les journaux les publient, ils m'arracheraient le capital que je tiens déjà entre les mains. Autrement dit, ils m'ôteraient le

pain de la bouche. Afin de les devancer, il ne me reste plus qu'à écrire un article dès ce soir et de le mettre en vente demain après-midi. Ça, ou bien de m'abstenir, mais l'abstinence serait un gros sacrifice de ma part, or le sacrifice coûte cher de nos jours. En toute modestie, je pourrais me contenter seulement de mille dinars ». Voilà !

ANTA : Et qu'as-tu fait ?

SPASOJE : Je l'ai doublé. Je ne lui ai envoyé que cinq cents dinars.

ANTA : Cela suffira pour son abstinence ?

SPASOJE : Bien sûr que cela suffira ! Tu t'abstiendrais même pour deux cents dinars, alors lui a tout intérêt de le faire pour cinq cents !

ANTA : Ce qu'il dit à propos des journaux, moi aussi j'en ai entendu parler.

SPASOJE : Quoi donc ?

ANTA : J'ai entendu dire que Marić a convoqué tous les journalistes et que...

SPASOJE : Et tu n'as pas entendu dire qu'il a aussi engagé les avocats ?

ANTA : Pourquoi les avocats ?

SPASOJE : Il a porté plainte contre toi.

ANTA : Pourquoi contre moi ?

SPASOJE : Pour parjure.

ANTA : Uniquement contre moi ? Et vous autres ?

SPASOJE : Il nous a assignés aussi, mais ce n'est pas du pénal. L'autre, à cause de sa femme, moi, à cause de ses propriétés, et cela mon ami, ne relève pas du pénal. Toi, c'est du parjure, au moins une année de prison.

ANTA (*s'énerve*) : Je sais, tu me l'as déjà dit, ô combien de fois tu me l'as déjà répété. (*Inquiet.*)

SPASOJE : Comme tu peux le voir, il ne t'a pas oublié.

ANTA : Non, mais il aurait pu.

SPASOJE : Oui, il aurait pu, je ne dis pas le contraire. Moi aussi, il aurait pu m'oublier, mais voilà, il ne l'a pas voulu.

ANTA : Oh, nom d'une pipe, je n'ai aucune envie d'aller en prison.

SPASOJE : Moi non plus mon ami ! Tu crois que c'est aussi simple que ça : cette année-ci je vais aller à Carlsbad¹, cette année-là à Bled² et une autre année en prison. Moi non plus je n'ai pas envie d'y aller.

ANTA : Bon sang, que va-t-on faire alors ?

SPASOJE : J'ai bien peur que l'on ait à travailler d'arrache-pied. Je vais m'occuper du tribunal, et toi de la presse. Vasy sur le champ, fait le tour de toutes les rédactions, du rédacteur en chef jusqu'à celui qui plie les journaux, dis-leur de patienter juste vingt-quatre heures et dès demain ils auront des informations qui feront une énorme sensation. Voilà ce que tu vas leur dire et dès que ce sera fait, tiens-moi au courant.

ANTA (*se lève et fait comme s'il voulait partir*) : Et... et le tribunal ? Je n'aime pas, comment dire... avoir affaire au tribunal.

SPASOJE : Je te l'ai déjà dit, j'en fais mon affaire et j'ai déjà pris les mesures nécessaires.

IV

AGNIJA, PRECEDENTS

AGNIJA: Bonjour. Ah, Anta, cher ami, ça tombe bien que vous soyez là. Je vous cherchais justement pour vous dire que j'avais entendu exactement l'inverse de ce que vous m'aviez dit.

SPASOJE : Peut-être, peut-être, mais cela ne change rien.

AGNIJA : Donc, il n'est pas vrai que le défunt Marić a un grain de beauté à gauche de sa lèvre supérieure.

¹ Carlsbad ou Karlovy Vary en tchèque se situe à l'ouest de la Bohême, tout près de la frontière allemande. C'est une célèbre station thermale.

² Lac en Slovénie, un des plus beaux des Alpes. Endroit choisi comme lieu de repos par les aristocraties autrichiennes et hongroises pendant l'Empire.

ANTA : D'accord, je vous l'accorde, il n'en a pas. Mais, je vous prie de m'excuser, je n'ai pas le temps de vous parler, j'ai d'urgentes choses à régler. N'est-ce pas, Spasoje ?

SPASOJE : Oui, oui ! Vas-y de suite !

ANTA (à *Agnija*) : Je vous prie de m'excuser ! (*S'en va.*)

V

AGNIJA et SPASOJE

AGNIJA : J'ai aussi à te parler, Spasoje.

SPASOJE : A propos de quoi ?

AGNIJA : A propos de ce que les gens racontent. Je dois te dire que cela m'inquiète, tu es mon cousin.

SPASOJE : Pourquoi te soucies-tu de mes problèmes ?

AGNIJA : Ne devrais-je pas ? Par exemple, j'ai rencontré hier Madame Draga Mitrović qui m'a demandé : « Mais pourquoi monsieur Spasoje a-t-il tout à coup repoussé le mariage de sa fille alors qu'il avait déjà fait imprimer toutes les invitations ? Il y a quelque chose de pas clair dans tout cela ! ».

SPASOJE : Ma fille se mariera quand je le voudrai et pas quand Madame Draga le veut, et c'est facile de faire imprimer les invitations une deuxième fois.

AGNIJA : Il ne s'agit pas uniquement de Madame Draga. Oh, si seulement tu savais ce que l'on raconte à propos de ce mariage et à propos de bien d'autres choses.

SPASOJE : Je t'ai déjà dit maintes fois que cela ne m'intéressait pas de savoir ce que les gens racontent.

AGNIJA : En tout cas, je suis allée voir Madame Nasta, elle m'a lu l'avenir dans ma tasse de café.

SPASOJE : Mais de quoi me parles-tu pour l'amour du ciel ?

AGNIJA : Oui, dans une tasse de café. Ecoute bien ce que je te dis : cette Madame Nasta a même prédit l'avenir aux ministres. On raconte qu'elle pouvait deviner exactement le jour de

leur destitution. Alors, je lui ai dit : grand malheur, beaucoup de soucis. Et tu sais ce qu'elle m'a répondu ?

SPASOJE : Je ne veux pas le savoir, tu comprends ? Je ne veux pas le savoir, il ne manquerait plus que je me mette à croire en l'avenir grâce aux tasses de café !

AGNIJA : Comment ça ? Tu ne crois pas les voyantes qui prédisent l'avenir en regardant dans les tasses de café ?

SPASOJE : Je ne les crois pas.

AGNIJA : Alors tu ne crois pas en Dieu.

SPASOJE : Qu'as-tu à comparer Dieu aux tasses de café ?

AGNIJA : A cause du destin. Dieu décide du destin et les tasses ne font que te révéler ce destin à l'avance.

SPASOJE : Arrête avec ces sottises je te prie, et puisque tu es là, rends-moi plutôt un service pour lequel je pourrais t'être reconnaissant. Vois-tu, j'ai besoin d'éloigner Vukica de la maison pendant au moins une heure. Je vais avoir ici quelques visites qui risquent de ne pas être agréables, et je ne voudrais pas qu'elle soit présente.

AGNIJA : Ce n'est pas difficile, je vais l'emmener choisir l'étoffe pour sa robe de mariée. Si seulement tu m'avais prévenue plus tôt, j'aurais pu emporter ma collection d'échantillons, mais peu importe, je sais par cœur ce que l'on peut trouver dans chaque boutique.

SPASOJE : Ce n'est pas une bonne idée. Tu sais qu'hier encore j'ai repoussé ce mariage et dis à Vukica de ne pas acheter tout de suite la robe de mariée, je ne peux pas lui dire le contraire aujourd'hui. Si tu pouvais trouver autre chose...

AGNIJA : Tu sais quoi ? Je pourrais lui proposer de venir avec moi pour qu'elle choisisse elle-même un service en argent. J'ai vu dans plusieurs boutiques des services pour vingt-quatre personnes que je voulais lui offrir comme cadeau de mariage. Ce serait mieux si elle le choisissait elle-même.

SPASOJE : Voilà, c'est une très bonne idée. Elle acceptera certainement. (*S'en va vers la porte de gauche.*) Vukica, Vukica

ma chérie, viens, tante Agnija est là. (*Revient.*) Je t'en prie, occupe-la le plus longtemps possible.

VI

VUKICA, PRECEDENTS

VUKICA : Oh, vous, ma tante, je ne m'attendais pas à vous voir.

AGNIJA (*en l'embrassant*) : Je viens pour une affaire, ma chérie, une affaire très importante. Tu vas venir avec moi.

VUKICA : Venir avec vous ? Où allons-nous ?

AGNIJA : Tu vas m'aider, ma chérie, à choisir ton cadeau de mariage.

SPASOJE (*à Vukica*) : Je pense que tu devrais aider ta tante à choisir.

AGNIJA : Je vais te dire de quoi il s'agit ! Tu sais, je voulais t'offrir des meubles pour ta chambre à coucher mais Spasoje s'y est opposé. Il dit avoir déjà commandé l'ensemble du mobilier.

SPASOJE : Cela s'entend.

AGNIJA : Je souhaitais tellement meubler ta chambre à coucher selon mes goûts.

VUKICA : Cela aurait certainement été quelque chose d'inhabituel.

AGNIJA : J'avais toujours imaginé une couleur bleu pâle pour ma chambre conjugale. J'aurais même fait peindre les murs de cette couleur, surtout le plafond. Et imagine maintenant, dans une chambre comme celle-ci, une literie bleu pâle, une couverture bleue et des boules bleu ciel sur le lustre. Oh mon Dieu, ce serait parfait : le couple aurait l'impression de se trouver au ciel. J'avais toujours pensé à un ameublement comme ça.

VUKICA : C'est vraiment dommage que vous n'aviez pas pu le réaliser.

AGNIJA (*soupire sincèrement*) : Evidemment que c'est dommage ! Donc, puisque Spasoje s'y est opposé, j'ai opté pour

le service en argent pour vingt-quatre personnes. De l'argent pur et massif !

SPASOJE : Cela pourrait être une jolie chose.

VUKICA : En quoi vous serais-je utile ?

AGNIJA : J'ai trouvé trois services complets dans trois joailleries différentes et je ne peux pas me décider. J'aimerais que tu en choisisses un toi-même.

SPASOJE : Je suis d'accord Vukica. Puisqu'il s'agit de ton cadeau, il vaut mieux qu'il te plaise.

AGNIJA : La différence de prix m'importe peu, l'essentiel pour moi, c'est que mon présent te plaise.

SPASOJE : Alors vas-y, Vukica.

AGNIJA : Oui ! Je ne voudrais pas l'acheter sans toi.

VUKICA : Si seulement c'était possible une autre fois, j'ai tellement mal à la tête aujourd'hui.

SPASOJE : Et qui te dit que tu n'auras pas mal à la tête la prochaine fois ?

AGNIJA : Crois-moi, ça te passera quand tu auras pris l'air.

VUKICA (*se décide difficilement*) : Bon, très bien. Je dois juste me changer. (*S'en va dans sa chambre.*)

AGNIJA : Je vais venir t'aider. (*S'en va avec Vukica.*)

VII SPASOJE SEUL

SPASOJE (*se dirige vers le téléphone puis compose un numéro*) : Allô, allô ! C'est bien vous, Monsieur Đurić ? Navré de vous déranger, mais l'affaire semble devenir très sérieuse. Ah, vous êtes au courant ? On dit que son avocat prépare sa plainte auprès du tribunal. Je l'ai su de source sûre, et il prépare également une bataille médiatique. Vous aussi, vous avez entendu la même chose ? Mais enfin, ne peut-on pas lui barrer la route ? La censure ne pourrait-elle pas interdire que l'on écrive à propos de

l'affaire, car après tout, quelle serait son utilité si elle ne protégeait pas la réputation d'honnêtes citoyens ? Et puis, si elle ne veut pas nous protéger en tant qu'individus, elle n'a qu'à protéger l'« Illyrie », puisque cette entreprise fait honneur à l'État. Nous faire du tort c'est faire du tort à l'entreprise elle-même. Comment ? Comment ? Oui, j'ai déjà pris des mesures, la notification est déjà à la police, les témoins ont été désignés, tout, tout a été fait. De plus, j'ai dit à cet agent de police que vous m'aviez recommandé d'être là à dix heures trente, car c'est l'heure à laquelle j'ai invité Marić ! Il viendra, je l'ai invité pour un arrangement définitif ! Avec Schwartz ? Oui, j'ai tout préparé et j'ai invité Schwartz.

VIII

SCHWARTZ, PRECEDENT

SCHWARTZ (*arrive au même moment. C'est un Monsieur élégant.*)

SPASOJE (*quand il l'aperçoit, lui fait un signe de la main pour le faire patienter et continue sa conversation téléphonique*) : Le voilà, il vient justement d'arriver. Oui, oui, Monsieur Đurić, je ferai ainsi, je le ferai de suite avec Monsieur Schwartz. Oui, nous ne pouvons plus attendre, c'est quitte ou double dès aujourd'hui et que Dieu nous vienne en aide ! Je vous tiendrai au courant, cela s'entend, je vous tiendrai au courant ! (*Repose le combiné.*) Où étiez-vous Monsieur Schwartz, pour l'amour de Dieu ? Je vous ai appelé trois fois.

SCHWARTZ : Excusez-moi, mais je ne savais pas que l'affaire était urgente.

SPASOJE : Oh que oui, elle l'est. Asseyez-vous, je vous en prie !

SCHWARTZ : Je vous remercie. (*S'assoit.*)

SPASOJE : Vous avez un passeport visé pour l'étranger si je ne m'abuse ?

SCHWARTZ : Oui, vous m'aviez demandé de le faire viser pour être prêt à partir en voyage dès que la concession serait obtenue.

SPASOJE : L'avez-vous sous la main ?

SCHWARTZ (*le sort de sa poche*) : Je ne me sépare jamais de mon passeport.

SPASOJE (prend le passeport) : Vous allez me céder ce passeport.

SCHWARTZ (*étonné*) : Comment ?

SPASOJE : Vous allez me le céder, et demain vous irez à la police déclarer que vous avez perdu votre passeport ou bien qu'on vous l'a peut-être volé.

SCHWARTZ (*proteste*) : Mais Monsieur...

SPASOJE : Il s'agit d'une affaire très importante et il est dans votre grand intérêt que cette affaire se termine comme nous le souhaitons.

SCHWARTZ : Mais comment ferai-je sans passeport ?

SPASOJE : Je vous l'ai déjà dit, demain vous demanderez qu'un nouveau passeport vous soit délivré.

SCHWARTZ : Vont-ils me l'accorder ?

SPASOJE : Vous avez entendu à l'instant ma conversation avec Monsieur le frère du ministre ? Vous voyez bien que j'agis selon ses instructions. Pourquoi vous faire un sang d'encre si nous nous occupons de tout ?

SCHWARTZ (*hésitant*) : Mais tout de même... Comment dire, ce n'est pas très commode. Je ne sais pas l'usage que l'on fera de mon passeport et de mon nom.

SPASOJE : Rien de criminel, soyez sans crainte. Au contraire, votre passeport servira pour défendre une cause juste, vous comprenez, une cause juste.

SCHWARTZ : Je vous crois, Monsieur, mais cette situation est tout de même très embarrassante.

SPASOJE : Vous voulez que j'appelle Monsieur Đurić pour qu'il vous l'explique personnellement ?

SCHWARTZ : Non merci, je vous crois... seulement... est-il certain que demain j'aurai un nouveau passeport ?

SPASOJE : Demain, ou peut-être, disons, après-demain.

SCHWARTZ : Et vous m'affirmez que je n'ai pas à m'inquiéter ?

SPASOJE : Absolument !

SCHWARTZ : Puis-je partir ?

SPASOJE : Attendez ! (*Ouvre le passeport et décolle sa photographie à l'aide d'un coupe-papier et la lui donne.*) Vous pourriez en avoir besoin.

SCHWARTZ (*encore plus inquiet*) : Mais, Monsieur, ceci est...

SPASOJE : Ceci est ce que je vous ai dit, soyez donc sans crainte !

IX

VUKICA, AGNIJA, PRECEDENTS

AGNIJA (*sort de la chambre de Vukica*) : Nous sommes prêtes.

SPASOJE : Pourquoi étiez-vous si longues ?

AGNIJA : Ah, tu sais bien que les discussions de jeunes filles n'en finissent pas.

SPASOJE (*les présente*) : Monsieur Schwartz, membre de la direction de l'« Illyrie », ma fille, ma cousine.

SCHWARTZ (*s'incline pour les saluer*).

VUKICA : Papa, cela ne te dérangerait pas si nous prenions notre temps ?

SPASOJE : Pas du tout, pas du tout, de toute façon j'ai beaucoup à faire ! (*A Schwartz qui s'impatiente.*) Donc, nous sommes d'accord Monsieur Schwartz.

SCHWARTZ : Merci. Mesdames ! (*S'incline avec beaucoup de déférence et s'en va*).

X

SPASOJE, AGNIJA, VUKICA

AGNIJA (*suit Schwartz du regard*) : Un homme distingué !

SPASOJE : Il n'est pas distingué ! Il est marié !

AGNIJA : Bon, très bien...

SPASOJE : Que voulais-je dire déjà ? (*A Vukica.*) Oui, ne sois pas pressée à cause de moi. Prends ton temps pour choisir ce service, car tu sais, cela fait partie des choses qui ne s'achètent qu'une fois dans la vie.

AGNIJA : C'est aussi ce que je lui ai dit ! On y va Vukica.

VUKICA (*embrasse son père sur la joue et part avec Agnija.*)

XI

SPASOJE, SEUL

SPASOJE (*se retourne à droite comme s'il voulait s'assurer que personne ne le voyait, sort de sa poche la photographie qui se trouvait dans la petite enveloppe qu'Anta lui avait remise, puis sort de la colle de son tiroir, en applique sur le dos de la photographie, la colle sur le passeport de Schwartz et la presse avec sa main.*)

XII

SOFIJA, SPASOJE

SOFIJA (*arrive*) : Un Monsieur de la police vous demande.

SPASOJE : Qu'il entre, qu'il entre tout de suite.

SOFIJA (*se retire et laisse entrer l'agent.*)

XIII

SECOND AGENT, SPASOJE

SPASOJE : Vous venez pour ... ?

SECOND AGENT : Pour me mettre à votre disposition.

SPASOJE : Vous êtes au courant de l'affaire ?

SECOND AGENT : Oui.

SPASOJE : Avez-vous reçu les instructions ?

SECOND AGENT : Ils m'ont dit que vous me les donneriez.

SPASOJE : Bien, très bien. Êtes-vous venu seul ?

SECOND AGENT : Avec deux gendarmes, ils attendent dans la rue.

SPASOJE : Ne les laissez pas là-bas, ils pourraient attirer l'attention. Faites-les entrer dans la cour, et vous, vous irez dans la pièce à côté de celle-ci et attendrez que je vous appelle. Ne dérangez pas les personnes pour lesquelles je me porte garant. Vous connaissez la suite...

SECOND AGENT : Oui Monsieur !

SPASOJE : Allez donc, je vous prie, dans la première pièce à droite. (*L'accompagne jusqu'à la porte d'entrée.*) Sofija, accompagnez Monsieur à ma chambre. (*Il revient.*)

XIV

LJUBOMIR PROTIĆ, ANTA, PRECEDENT

ANTA : J'ai rencontré Monsieur le gendre, il faisait déjà le tour des rédactions.

SPASOJE (*à Protić*) : Tu y es allé ?

LJUBOMIR : Oui, mais c'est difficile de les convaincre. C'est une exclusivité qu'ils n'ont pas envie de perdre.

SPASOJE : Ils vont donc le publier ?

LJUBOMIR : J'ai réussi à obtenir deux jours de plus en leur promettant quelque chose d'encore plus sensationnel.

SPASOJE : Très bien, très bien, un jour ou deux, ce sera suffisant, un jour ou deux.

LJUBOMIR : Monsieur Anta m'a dit que l'autre a déjà confié l'affaire aux avocats.

SPASOJE : Oui, il va poursuivre Monsieur Anta en justice.

ANTA : Il va tous nous poursuivre.

LJUBOMIR : En pénal ?

SPASOJE : Je ne sais pas, je pense qu'il va nous poursuivre en civil, et Monsieur Anta en pénal.

ANTA : Il nous poursuit tous de la même manière, il n'y a aucune différence.

LJUBOMIR : Et pour quels motifs ?

SPASOJE : Il poursuit Monsieur Novaković parce qu'il lui a pris sa femme, moi, parce que je lui aurais dérobé ses propriétés, toi, à cause de...

LJUBOMIR (*l'interrompt en lui faisant signe de ne pas en parler devant Anta*).

SPASOJE (*reprend*) : Ah oui... il te poursuit pour tu-sais-quoi.

LJUBOMIR : Et Monsieur Anta ?

ANTA : Moi aussi, il me poursuit pour tu-sais-quoi.

LJUBOMIR : Cela veut dire que nous devrions aussi prendre des avocats ?

SPASOJE : Ma bonne conscience est mon meilleur avocat.

ANTA : A moi aussi.

LJUBOMIR : Tout de même... une bonne conscience ne connaît pas les textes de loi, or les textes de loi peuvent être très dangereux.

ANTA (*se parle à lui-même*) : Très dangereux !

SPASOJE : La question serait de savoir si l'on doit prendre un avocat commun ou nous défendre séparément ! De toute manière, nous ne devons pas prendre de décisions hâtives. Je vais demander conseil à Monsieur Đurić à propos de cela.

LJUBOMIR (*voudrait aller dans la chambre*) : Vukica est là ?

SPASOJE : Non, elle est partie avec tante Agnija, elle en a sans doute pour un bon moment.

XV

NOVAKOVIĆ, RINA, PRECEDENTS

SPASOJE (*quand il les aperçoit à la porte*) : Vous voilà enfin !

RINA : J'avais tellement mal à la tête...

SPASOJE : Messieurs, nous avons tous mal à la tête aujourd'hui, mais nous n'avons pas le choix, l'affaire est très sérieuse, nous devons tous ensemble chercher une issue et s'en occuper car la situation est critique. C'est la raison pour laquelle je me suis permis de vous déranger en vous faisant tous venir ici. Marić a confié l'affaire aux avocats et dans un jour ou deux nous serons poursuivis en justice.

NOVAKOVIĆ : Bon, nous prendrons également un avocat et nous allons nous défendre.

SPASOJE : Nous défendre ? Il vous est facile de dire : nous allons nous défendre, car après tout, qu'avez-vous à perdre ? Pas grand-chose.

NOVAKOVIĆ : Comment ça, pas grand-chose ?

SPASOJE : C'est simple, il vous accuse de lui avoir pris sa femme. Si vous perdez le procès, qu'aurez-vous perdu ? Votre femme et rien de plus. Ce n'est pas une très grosse perte.

RINA (*vexée*) : Qu'entendez-vous par là, Monsieur ?

SPASOJE (*sursaute*) : Pardon, je voulais dire que la perte d'une femme n'est pas une perte matérielle, or nous parlons ici de pertes matérielles. Et puis, prendre la femme d'un autre n'est pas un acte criminel, ce n'est qu'un sport aujourd'hui et rien de plus. Donc, l'accusation qu'il porte contre vous n'est pas si dangereuse, mais il n'en est pas de même pour ce pauvre pécheur Anta, par exemple.

ANTA (*proteste*) : Pourquoi me prends-tu encore comme exemple ?

RINA : Tu n'as qu'à te prendre toi-même comme exemple, mon ami.

SPASOJE : Moi-même comme tout le monde, car vous faites erreur, Monsieur Novaković, si vous croyez que la seule perte que vous aurez, sera votre femme. Une lourde perte matérielle vous attend également. Vous avez pris Madame Rina pour femme avec la certitude que Marić était mort. Mais, si la justice décide de lui rendre sa femme, cela voudrait dire qu'il est en vie, et s'il est en vie, toute l'« Illyrie » peut aller au diable. Tout s'effondrera, tout, y compris votre demi-million de dinars que vous avez investi, jusqu'à présent, dans cette société.

NOVAKOVIĆ (*horrifié*) : Mon demi-million ? Se peut-il vraiment que je le perde, nom de Dieu ? Si cela devait arriver, croyez-moi qu'il ne me resterait plus qu'à me suicider.

SPASOJE : Voilà, vous voyez ? Peut-on accepter d'en arriver là ? Vous vous suicidez, mon gendre se suicide et Anta se suicide également. Même si Anta ne se suicidait pas, à quoi bon pourrait-il me servir ? Je ne peux pas lutter seul, nous devons lutter tous ensemble.

ANTA : Oui, c'est évident !

TOUS (*approuvent*).

SPASOJE : Nous devons lutter, c'est une question de vie ou de mort. Nous ne devons pas hésiter à employer tous les moyens, car il s'agit là de notre survie. Vous devez être prêts à tout, vous comprenez, à tout !

NOVAKOVIĆ : Qu'entendez-vous par « prêts à tout » ?

SPASOJE : Je vais vous exposer mon plan. J'ai passé un jour et une nuit à l'élaborer. Je ne dis pas que je l'ai fait tout seul. Au départ, c'était le plan de Monsieur Đurić, et je l'ai juste un peu arrangé. Monsieur Đurić s'est donné corps et âme pour que ce plan réussisse, il a fait le nécessaire auprès des autorités. Les autorités seront à notre service.

NOVAKOVIĆ : Les autorités judiciaires ?

SPASOJE : Non, il s'agit justement de ne pas en arriver devant les autorités judiciaires. Marić a été signalé à la police comme étant un élément dangereux, un envoyé des organisations destructrices étrangères, ce qui sera attesté par moi-même, par

vous Monsieur Novaković, par Madame Rina, par mon gendre et par Anta. Vous devez être prêts à témoigner si cela s'avère nécessaire.

NOVAKOVIĆ : Que devons-nous attester ?

SPASOJE : Tout, tout ce qui pourrait lui nuire, tout ce qui pourrait le faire passer pour un élément destructeur, pour un agent étranger, pour un anarchiste, tout ce qui serait susceptible de l'anéantir, me comprenez-vous ?

ANTA : Même si n'avons rien vu ni entendu de la sorte ?

SPASOJE : Non pas « même ce que nous n'avons vu ni entendu » mais précisément ce que vous n'avez ni vu ni entendu, c'est cela que vous allez attester.

NOVAKOVIĆ (*gêné*) : Cela serait, tout de même, comment dire...

SPASOJE : Dites-le !

RINA : Cela serait, peut-être, de la méchanceté.

SPASOJE : Bien sûr que ce serait de la méchanceté, que croyez-vous ? Que c'est la bonté qui vous tirera d'affaire ? J'ai appris au catéchisme ce qu'est la bonté, mais le catéchisme est une chose et la vie en est une autre. Allez, vous Madame Rina, veuillez me dire ce que vous préférez : la bonté ou le suicide de Monsieur Milan ? Ou bien, vous Monsieur Novaković, veuillez me répondre : préférez-vous la bonté à vos cinq cent mille dinars, ou bien toi, cher gendre, la bonté ou ... (*il se contient*). Et toi Anta, dis-moi : tu préfères la bonté ou un an de prison ? Allez, dis-moi.

LJUBOMIR : Voilà vraiment une situation difficile, très difficile.

SPASOJE : Evidemment qu'elle est difficile. La méchanceté est une force, une force Monsieur, une force encore plus ancienne et plus puissante que la loi elle-même. Le monde entier se prosterne aujourd'hui devant la méchanceté, sauf Anta qui fait semblant...

ANTA (*se défend*) : Quoi encore ?

SPASOJE : Tu m'as l'air mécontent, tu voudrais sans doute représenter la vertu dans notre société ?

XVI

SOFIJA, PRECEDENTS

SOFIJA (*apporte une carte de visite*) : Un Monsieur.

SPASOJE (*lit la carte*) : Monsieur Marić. Faites-le entrer !

SOFIJA (*s'en va.*)

SPASOJE : Messieurs, je vous préviens, soyez prêts à tout !

XVII

MARIĆ, PRECEDENTS

MARIĆ (*entre et s'incline pour les saluer. Personne ne le salue en retour. Il s'adresse à Spasoje*) : Vous avez insisté pour que je vienne.

SPASOJE : Oui, je vous ai prié de venir.

MARIĆ : D'après vos dires, cela pourrait être notre dernier entretien.

SPASOJE : Oui, le dernier.

MARIĆ : Puisque j'ai déjà pris ma décision finale concernant cette affaire, je ne ressens pas la nécessité d'un dernier entretien. Je suis tout de même venu vous entendre.

SPASOJE : Vous avez bien fait car c'est dans votre grand intérêt d'agir ainsi.

MARIĆ : Le croyez-vous ?

SPASOJE : Je ne le crois pas, je le sais. Puisque de toute manière nous n'avons pas beaucoup de temps pour converser, nous allons tout de suite en venir aux faits.

MARIĆ : Et nous allons parler ainsi, en public ?

SPASOJE : Oui, devant tous ceux qui sont présents. Je les ai justement invités pour cela, car ce que je vais vous dire, sera leur décision ainsi que la mienne.

MARIĆ : Je vous en prie.

SPASOJE : Savez-vous que la police surveille chacun de vos pas ?

MARIĆ (*surpris*) : La police ?

SPASOJE : Oui, et je ne serais pas étonné que ses agents se trouvent déjà, en ce moment, devant ma maison ou dans ma cour, et peut-être même là, devant cette porte.

MARIĆ : Je suis donc si dangereux ?

SPASOJE : Plus dangereux que vous le croyez, car toutes vos actions, toutes vos machinations et tous vos méfaits ont été découverts.

MARIĆ : Ceci est très intéressant.

SPASOJE : Surtout pour la police.

MARIĆ : Voudriez-vous m'en dire davantage sur ces actions et ces machinations ?

SPASOJE : Je vais vous mettre au courant de toutes les informations dont la police dispose pour que vous puissiez juger vous-même du danger qui vous guette.

MARIĆ : Je vous en serai très reconnaissant.

SPASOJE : Vous êtes, Monsieur, agent et activiste d'une organisation anarchiste qui a pour but la destruction de l'État, de la société et de l'ordre social.

MARIĆ (*rit*) : C'est tout ?

SPASOJE : Ce n'est pas tout. Vous vous en rendrez compte quand je vous aurai donné toutes les informations. Le début de l'enquête date depuis un vol de lettres dans votre maison...

MARIĆ : Des lettres d'amour ?

SPASOJE : C'est ce que vous affirmez, mais l'enquête révèle autre chose... Il s'agissait d'un vol de lettres très compromettantes pour vous qui auraient pu révéler vos méfaits. Dès que ces lettres ont été saisies, le proche collaborateur de vos actions, un certain immigré russe Aljoša, s'est suicidé et vous avez fui à l'étranger et y avez secrètement vécu trois années durant.

MARIĆ : J'entends ceci pour la première fois. Ces lettres auraient donc été de nature politique ?

SPASOJE : Pas politique, mais révolutionnaire et anarchiste.

MARIĆ : Cela aurait pu être vrai si l'on considérait l'adultère d'une femme comme de l'anarchie conjugale.

SPASOJE : La police connaît le contenu de ces lettres.

MARIĆ : La police a donc lu ces lettres ?

SPASOJE : Elle ne les a pas lues, car Madame a détruit toutes ces lettres dans l'espoir de vous sauver.

MARIĆ : Je lui en suis très reconnaissant ! Mais la police ne peut pas savoir que ces lettres étaient révolutionnaires, sauf si Madame ne l'affirme.

SPASOJE : Il est évident qu'elle l'affirme.

MARIĆ : Est-ce vrai ? Cela veut donc dire que Madame l'attesterait si nécessaire.

SPASOJE : Bien sûr qu'elle l'attesterait.

MARIĆ (*s'adressant à Rina*) : J'aimerais que Madame me le dise elle-même.

RINA (*confuse, bouleversée, balbutie*) : Je... je...

MARIĆ : Oui, oui, oui, Madame l'attesterait car cela correspond entièrement à sa conception de la morale.

NOVAKOVIĆ : Monsieur, je ne vous permets pas d'insulter ma femme.

MARIĆ : J'insulte ma femme, Madame n'est que votre concubine.

NOVAKOVIĆ : Tant qu'elle portera mon nom...

MARIĆ : Votre nom ? Je ne sais pas si cela signifie quelque chose pour vous, mais sûrement pas pour Madame ! Elle a aussi porté mon nom, tout en ayant sa particulière conception de la morale, elle porte maintenant votre nom en ayant toujours cette même conception de la morale.

RINA (*étouffée par l'émotion et la haine qui s'extirpent de*

ses yeux en cet instant, s'emporte tout à coup et se met à crier) : Assez ! (Obstinée.) Je l'attesterai, je l'attesterai ! (Bouleversée, s'écroule dans le fauteuil.)

MARIĆ (*calme et impassible*) : Je vous crois ! (*A Novaković.*) Vous aussi allez certainement l'attester par votre témoignage car le contenu de ces lettres ne vous est pas inconnu ?

SPASOJE : Oui, Monsieur va également l'attester. Ce n'est pas tout. Monsieur va aussi parler de votre propagande anarchiste auprès des ouvriers du chantier, des types louches, des agents de diverses organisations internationales que vous faisiez venir de l'étranger et employiez afin de brouiller les pistes.

MARIĆ : Monsieur va attester tout ceci ?

SPASOJE : Et bien d'autres choses encore.

MARIĆ (*regarde Novaković droit dans les yeux, et quand celui-ci baisse le regard, il lui tourne le dos avec un profond mépris en s'adressant à Spasoje*) : Je suppose que votre gendre ne manquera pas à cette noble assemblée de témoins irréprochables ?

SPASOJE : Non, il n'y manquera pas Monsieur. Son témoignage contre vous sera des plus compromettants.

MARIĆ : Est-ce vrai ?

SPASOJE : Avant de partir à l'étranger, afin d'effacer les traces de vos méfaits, vous avez confié à ce jeune homme des manuscrits d'une importance capitale pour vous, comme vous le disiez.

MARIĆ : C'est exact !

SPASOJE : Vous voyez ? Vous ne niez pas les faits. Eh oui, on ne peut pas nier la vérité. Après vos funérailles, mon gendre, ne sachant pas quoi faire des manuscrits qui lui avaient été confiés, les a lus et y a trouvé, à son grand étonnement, la plus confidentielle des correspondances révolutionnaires sur les diverses organisations à l'étranger. Cette correspondance ne conduisait pas au cachot, mais droit au gibet. Le jeune homme s'est retrouvé dans une situation peu enviable. Il ne voulait en aucun cas conserver ce genre de manuscrits et à quoi bon les remettre à la

police et salir votre réputation puisque vous étiez déjà mort ? Mon gendre a pris conseil auprès de Monsieur Anta, un homme d'expérience, et ensemble, ils ont décidé de brûler cette correspondance dans l'intérêt du salut de votre âme dans l'au-delà.

MARIĆ (*avec un énorme dégoût*) : Votre gendre va attester cela ?

SPASOJE : Oui !

MARIĆ : Ainsi que Monsieur Anta ?

SPASOJE : Monsieur Anta ? Il le jurera devant le tribunal s'il le faut !

MARIĆ : Le misérable !

ANTA (*à Novaković, en privé*) : Voilà autre chose maintenant, pourquoi serais-je un misérable ?

MARIĆ : Monsieur Protić, je voudrais vous entendre : aurez-vous vraiment tant d'audace pour affirmer de telles choses ?

LJUBOMIR (*taciturne*).

SPASOJE : Dis-lui, vas-y, dis-lui !

LJUBOMIR (*torturé par sa conscience, murmure*) : Oui... je vais l'attester !

MARIĆ (*s'emporte*) : Canaille !

(*Agitation générale.*)

MARIĆ : Je pensais que vous n'étiez qu'un simple voleur, mais vous êtes pire que cela, vous n'êtes qu'une racaille !

ANTA : Oh !

SPASOJE : Ne vous emportez pas, Messieurs. Monsieur n'a pas de meilleurs arguments que les insultes.

MARIĆ (*toujours bouleversé*) : Parce que vous pensiez que j'allais me défendre ? De quoi ? De qui ? De vous, de vos misérables consciences !

ANTA (*à Novaković*) : Voilà qu'il recommence, nous sommes tous des misérables maintenant !

MARIĆ (*sursaute et se ressaisit*) : Je n'aurais pas dû me permettre un tel emportement. De tels comportements dans ce

milieu ne sont pas une raison suffisante pour s'emporter. (*A Spasoje.*) Revenons plutôt à notre petite discussion de tout à l'heure. Dites-moi, par exemple, mon cher cousin et mon plus proche parent, dites-moi : allez-vous témoigner quoi que ce soit ?

SPASOJE : Qu'est-ce que cette question ? Il est évident que je dirai tout ce que je sais. On ne peut pas me demander d'être prévaricateur et de cacher ce que je sais.

MARIĆ : Et que savez-vous au juste qui pourrait tant peser sur votre conscience ?

SPASOJE : Je suis au courant des grosses sommes en devises que vous receviez secrètement de l'étranger, je sais...

MARIĆ : Et vous allez fonder votre témoignage sur des certificats semblables à ceux que vous aviez utilisés devant le tribunal pour prouver que vous étiez mon plus proche parent ?

SPASOJE : Je sais comment je vais le prouver, j'en fais mon affaire.

MARIĆ (*perd de nouveau son sang-froid*) : Mon Dieu, est-ce vraiment possible que vous m'ayez dit tout cela ? Avez-vous réellement dit tout ce que j'ai entendu ? Il m'est impossible d'imaginer tant de méchanceté concentrée en si peu de personnes. Personnes, oui, je l'ai bien dit, car après tout, vous êtes tous des personnes, vous avez tous au moins un grain d'humanité.

SPASOJE : Certainement, je vais vous prouver qu'il en est ainsi. Je vais vous prouver combien nous sommes humains et combien j'ai, moi-même, dans une pareille situation, tenu compte de mes devoirs familiaux. (*Sort de sa poche le passeport de Schwartz.*) Je vous ai préparé, Monsieur, un passeport déjà visé pour l'Allemagne ou pour d'autres pays. Selon ce passeport, vous vous appelez Adolphe Schwartz, car avec votre vrai nom, vous ne pourriez pas passer la frontière. Votre photo est sur ce passeport. (*Il le lui tend.*)

MARIĆ (*stupéfait*) : Un passeport ? Pourquoi un passeport... ?

SPASOJE : Pour que vous puissiez fuir le pays, en sécurité, pour un certain temps.

MARIĆ : Fuir ? (*Lui arrache le passeport des mains.*)
Donnez le moi, donnez-moi ce précieux document. (*Le fourre immédiatement dans sa poche.*) Ceci constitue la plus importante preuve écrite de vos malversations. Je ne vous rendrai pas ce document, même au prix de ma vie !

SPASOJE : Je ne vous le demande pas, gardez-le précieusement, il vous sera utile. Quand il s'agira pour vous de décider si vous préférerez passer dix ou quinze ans, seul, dans l'anonymat, paisiblement, sous un autre nom dans une agréable ville allemande, hollandaise ou même suédoise si vous le désirez, ou bien de passer ces dix ou quinze ans dans la cellule d'un pénitencier, vous comprendrez la valeur de ce passeport.

MARIĆ : Dans la cellule d'un pénitencier ? Qu'irais-je faire là ? Pourquoi ? Parce que je demande que l'on me restitue l'honneur, le travail et les biens que des bandits m'ont dérobés ? Ou bien parce que je serais un agent d'organisations anarchistes qui voudrait vous pervertir, vous, brigands et ravisseurs ? Serait-ce pour vous la destruction de la société et de l'ordre social ? Est-ce qu'une femme perverse, un traître, un imposteur à l'Université, un voleur de biens d'autrui et un parjure constituent les piliers de votre ordre social établi ? Est-ce que celui qui demande une réparation morale et matérielle est un élément destructeur ? Ô misérables canailles, vous ne méritez même pas qu'un honnête homme vous crache dessus !

SPASOJE : Nous vous avons permis de dire tout ce que vous souhaitiez dire, vous avez entendu tout ce que vous deviez entendre, et maintenant il ne vous reste plus qu'à vous rendre compte que tout ceci n'est pas une plaisanterie. (*Il sonne. Pause. Silence total.*)

XVIII

SOFIJA, PRECEDENTS

SOFIJA (*arrive*).

SPASOJE : Sofija, est-ce que quelqu'un attend à l'extérieur ?

SOFIJA : Oui, un Monsieur de la police est devant la porte et deux gendarmes sont dans la cour.

SPASOJE : Dites à ce Monsieur d'entrer.

SOFIJA (*s'en va.*)

XIX

MARIĆ, PRECEDENTS

MARIĆ (*consterné, les regarde tous un par un*) : C'est donc bien la vérité, n'est-ce pas ? C'est la vérité ?

TOUS (*silencieux*).

MARIĆ : Parlez, pour l'amour de Dieu, est-ce bien la vérité ? Monsieur Spasoje, Monsieur Anta, dites-moi, dites-moi, est-ce vrai ?

TOUS (*silencieux*).

MARIĆ : Je dois finir dans la cellule d'une prison, n'est-ce pas ? La prison ou l'exil, pour que vous puissiez continuer à vivre des fruits de mon travail ? N'est-ce pas... n'est-ce pas ? (*Il les regarde, mais ils restent têtes baissées. Avec amertume et peine.*) Ô, tellement de perfidie et si peu de courage. Personne n'oserait donc me dire si ceci est la vérité, si tout ceci est bien la vérité ?

XX

SECOND AGENT, PRECEDENTS

SECOND AGENT (*à Spasoje*) : Excusez-moi, ma visite est d'ordre professionnel.

SPASOJE : Suis-je concerné ?

SECOND AGENT : Selon nos informations, dans votre maison se trouve en ce moment, une personne qui est recherchée dans toute la capitale. Excepté vous et ce Monsieur (*regarde Novaković*) que je connais personnellement, je prierais les autres

Messieurs de bien vouloir me montrer une pièce d'identité. (A Anta.) Votre pièce d'identité Monsieur ?

ANTA (*confus, fouille ses poches*) : Je, je... ne l'ai pas sur moi...

SPASOJE : Monsieur est mon cousin, je me porte garant pour lui.

SECOND AGENT (à *Ljubomir Protić*) : Monsieur ?

LJUBOMIR (*avait déjà sorti sa carte d'identité et la lui tend*).

SECOND AGENT (rend la carte d'identité à Protić) : Je vous remercie ! (*S'adresse à Marić.*) Votre pièce d'identité ? (*Silence, tension générale.*)

MARIĆ (*moment de pénible hésitation et de décision*) : Qui recherchez-vous au juste ?

SECOND AGENT : Je recherche l'ex-ingénieur Pavle Marić.

MARIĆ (*ému*) : Vous recherchez Pavle Marić... ?

SECOND AGENT : Veuillez décliner votre identité je vous prie !

MARIĆ (*profondément ébranlé, brisé, sort de sa poche avec défaitisme et résignation le passeport de Schwartz et le tend*) : Je m'appelle Adolphe Schwartz !

(*Regards discrets, échanges mutuels de regards.*)

SPASOJE (*profite rapidement la situation*) : Monsieur Schwartz est membre de la direction de l'entreprise l'« Illyrie » et part aujourd'hui... dès maintenant (*regarde sa montre*) en voyage d'affaires avec le prochain train, à onze heures dix, en Allemagne et plus loin peut-être. Comme vous le voyez, son passeport est visé.

MARIĆ (*reprenant le passeport après que l'agent a fini de le regarder*) : Oui, je prends le prochain train, à onze heures dix.

SPASOJE (à *Marić*) : Vous avez reçu toutes les instructions nécessaires, vous devriez vous dépêcher pour pas rater votre train.

MARIĆ (*avec mépris*) : Je vais me dépêcher, soyez sans crainte, je ne raterai pas mon train. (*Les regarde tous encore une fois.*) Oui, je vais me dépêcher, j'y vais, j'y vais ! (*S'en va.*)

XXI

PRECEDENTS, sans MARIĆ

SECOND AGENT : Ai-je fini le travail qui m'a été confié ?

SPASOJE : Non, pas encore. Je voudrais vous demander encore une faveur. Ma voiture est en bas, prenez-là et rendez-vous immédiatement à la gare car le train doit partir dans cinq ou six minutes. Vous vérifierez personnellement que ce Monsieur est bien parti.

SECOND AGENT : Oui, Monsieur ! (*S'en va.*)

SPASOJE (*en le raccompagnant*) : Et informez-moi !

XXII

PRECEDENTS sans l'AGENT

SPASOJE (*revient de la porte jusqu'à laquelle il avait raccompagné l'agent*) : Messieurs, vous pouvez vous ressaisir et vous détendre à présent.

ANTA (*soupire longuement*).

NOVAKOVIĆ : Je ne peux toujours pas me ressaisir, croyez-moi, je n'y arrive pas.

LJUBOMIR : Il est vrai que l'on aurait pu s'attendre à tout sauf à ça.

SPASOJE : J'avais foi en notre victoire car j'ai toujours beaucoup estimé ce dicton populaire qui dit que la justice finit toujours par triompher.

RINA : Où va-t-il bien pouvoir aller maintenant ?

SPASOJE : Il va rejoindre les défunts.

NOVAKOVIĆ : Pensez-vous réellement qu'il ait tiré son ultime révérence ?

SPASOJE : Ô que oui, plus que jamais. Pavle avait jadis émigré sous son propre nom, et maintenant sous le nom d'un autre. Il s'est donc proclamé lui-même comme défunt.

ANTA : Oui, mais... mais... s'il refait apparition dans trois ans ?

SPASOJE : Dans ce cas, tu risqueras toujours un an de prison. D'ici là, nous autres allons développer notre entreprise qui nous rapportera des millions et là, personne ne pourra nous atteindre.

NOVAKOVIĆ : Mais... êtes-vous convaincu qu'il partira ?

SPASOJE (*regarde sa montre*) : En ce moment, il se trouve déjà dans le wagon. (*Longue pause.*)

TOUS (*restent silencieux*).

SPASOJE (*regarde toujours sa montre*) : Le train vient de partir à l'instant. (*Le téléphone sonne. Il décroche.*) Allô, allô... oui, ici Spasoje Blagojević... oui, oui, il a pris ce train et il est parti ? Merci... merci pour le renseignement ! (*Repose le combiné, victorieux.*) Vous avez entendu ce que l'agent vient de me dire. Et maintenant, que Dieu offre un coin de paradis au défunt, alors que nous allons reprendre le cours normal de nos vies.

XXIII

VUKICA, AGNIJA, PRECEDENTS

VUKICA (*à son père*) : Ai-je été longue ?

SPASOJE : Non, non, tu arrives juste au bon moment. Je viens de vous dire, Messieurs, que nous reprenions le cours normal de nos vies. Et nous allons commencer par une fête. Mon fils, mon gendre, le mariage peut avoir lieu demain, après-demain, au plus tard dimanche. (*Il prend Vukica dans ses bras.*) Oui, nous continuons à vivre, nous continuons à vivre !

(*Agitation générale de satisfaction.*)

(La mise en scène peut, à sa guise, ne pas tenir compte de cette dernière, XXIII scène.)

RIDEAU

Première édition en serbe : 1937.

** Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation préalable du traducteur.*